



**HAL**  
open science

## Obscuritas Lycophronea

Aurélien Berra

► **To cite this version:**

Aurélien Berra. Obscuritas Lycophronea. Lycophron : éclats d'obscurité, Jan 2007, Lyon et Saint-Étienne, France. pp.259-318. halshs-00556433

**HAL Id: halshs-00556433**

**<https://shs.hal.science/halshs-00556433v1>**

Submitted on 9 Aug 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Résumé

Lycophron occupe, depuis l'Antiquité, une place exemplaire dans le canon des auteurs obscurs. Afin de jeter les bases d'une nouvelle étude de l'« obscurité lycophronienne » — qui est inscrite dans l'histoire de la réception et de la diffusion du texte, mais correspond à l'occultation poétique mise en œuvre par cet auteur —, le présent article propose une liste raisonnée, une traduction et un bref commentaire des témoignages anciens. Ces *lieux* sont présentés en trois sections : la première contient un aperçu des mentions et des jugements qui se trouvent hors des *Scholies à Lycophron* ; la deuxième est consacrée aux observations propres à ce corpus (*scholia uetera* et commentaire de Tzetzés) ; les témoignages relatifs à l'obscurité de l'*Alexandra* sont recueillis dans la troisième section. Cette enquête permet une considération plus précise des modes d'interprétation attestés, de leurs catégories d'analyse et de leur terminologie, ainsi que des silences anciens.

Mots clés : Lycophron, obscurité, scholies, énigme, polémique, Tzetzés, Eustathe

## Abstract

*Lycophron has been enjoying since Antiquity an exemplary position in the canon of obscurity. As a base for a new study of this « lycophronic obscurity » — which phenomenon is deeply embedded in the history of the reception and spreading of the text, though in accordance with the poetical obfuscation achieved by the author —, this paper provides a reasoned list of the ancient testimonies, together with a French translation and brief comments. These loci are dealt with under three sections: the first one gives an outline of the mentions and judgments recorded outside of the Scholia in Lycophronem; the second one is devoted to those observations that are peculiar to this corpus (the scholia uetera and Tzetzes' commentary); the testimonies pertaining to the obscurity of the Alexandra are collected in the third section. This enquiry allows a more detailed understanding of the interpretative modes attested to, of their categories and terminology, as well as of ancient silences.*

Keywords: Lycophron, obscurity, scholia, riddle, polemics, Tzetzes, Eustathius

## ***Obscuritas lycophronea*. Les témoignages anciens sur Lycophon**

*In memoriam S. Diebler*

L'obscurité de l'*Alexandra* est l'axiome critique le mieux partagé par ses lecteurs modernes. Amplement prévenu par les manuels et les encyclopédies, chacun d'eux fait l'expérience de la difficulté polymorphe du texte<sup>1</sup>. L'inscription historique de l'œuvre est en outre grevée d'une incertitude fondamentale : l'origine de cet apparent *hapax* littéraire et, par conséquent, son projet sont incertains. Ces deux ordres de problèmes indissociablement philologiques, littéraires et historiques semblent faire de l'obscurité un horizon de lecture commun, au delà duquel commencent les conjectures : lorsque la lettre résiste et que le contexte se dérobe, il demeure l'évidence d'une opacité, qui est à la fois accidentelle et volontaire. Ainsi, l'article de K. Ziegler dans la *Realenzyklopädie* présente la forme du poème sous la rubrique « Sprache und Stil. Die Dunkelheit der *Alexandra* » ; quelques colonnes plus haut, l'auteur avait eu ce jugement définitif, devenu célèbre chez les spécialistes : « Sie ist ein schwer Lehrgedicht und der größte (und absurdeste) γοῖφος, den wir aus dem Altertum haben<sup>2</sup> ». Dans l'un des rares traitements de ce thème qui ne soient pas ordonnés au commentaire d'un texte en particulier, des prémisses identiques — Lycophon possède des matériaux érudits et un style abstrus — conduisent M. Fuhrmann à une conclusion inverse : l'*Alexandra* est pour lui « das Meisterstück antiker Obskürität<sup>3</sup> », en ce qu'elle mêle les deux types fondamentaux de ce phénomène, en joignant les caractères de l'oracle, soit le sérieux et le *pathos*, à ceux de l'énigme (*Rätsel*), qui serait essentiellement artistique et ludique.

Défaut irrémédiable ou intérêt prédominant, l'obscurité de l'œuvre était sa caractéristique principale aux yeux des hellénistes dès la Renaissance, et il est courant que les éditions imprimées fassent figurer dans leur titre même la désignation qui conclut la notice de la *Souda*, τὸ σκοτεινὸν ποίημα, sous sa forme latinisée *obscurum poema*, qui fournit ainsi l'expression d'un consensus en même temps qu'une réclame paradoxale<sup>4</sup>.

L'épithète a certes ses racines dans le texte, dont le prologue et l'épilogue encadrent sur un mode métadiscursif la prophétie littéraire. Chez Lycophon, la parole de Cassandre porte sa propre malédiction : elle est incroyable avant même de n'être pas crue ; elle est vaine parce que difficile à comprendre. Ouvertement obscur, le poème se définit lui-même par cet excès.

L'appel à l'interprétation est ainsi porté à un degré extrême d'intensité. Les modernes relèvent ce défi de plus en plus volontiers, en mettant à son service les techniques de la

---

<sup>1</sup> Pour l'expression d'une divergence sur ce point, voir l'humeur polémique dont témoigne une traduction récente : Hummel, 2006, p. 14 (« Même prétendument obscur ou, en divers passages, apparemment impénétrable, le poème de Lycophon n'offre pourtant aucun obstacle à une lecture attentive et continue. »), ainsi que p. 9, 11 et 214.

<sup>2</sup> Ziegler, 1927, col. 2334 (« Ce poème difficile est un poème savant et le γοῖφος le plus vaste (et le plus absurde) que nous ayons conservé de l'Antiquité »). Cette synthèse fait fond sur la riche série des travaux de Bachmann (1830), Konze (1870), Scheer, von Holzinger et Ciaceri (voir les références bibliographiques).

<sup>3</sup> Fuhrmann, 1966, p. 54 (« Le chef-d'œuvre de l'obscurité antique »). La tournure superlative employée par Ziegler suscite la réduction du jugement à une sentence (p. 71) : « *Alexandra* als der *absurdeste* γοῖφος des *Altertums* [...] die Zeiten überdauert hat », « *Alexandra* a traversé les époques en sa qualité de γοῖφος le plus absurde de l'Antiquité ».

<sup>4</sup> Né avec l'édition princeps (qui sort des presses vénitienes d'Alde Manuce et André d'Asola en janvier 1513 : *Pindari Olympia, Pythia, Nemea, Isthmia. Callimachi hymni qui inveniuntur. Dionysius de situ orbis. Licophonis Alexandra, obscurum poema*), cet usage est constant au XVI<sup>e</sup> s., mais se retrouve à l'orée du XIX<sup>e</sup> dans l'édition de Sebastiani (1803) ; on notera un éloquent étoffement du syntagme en *obscurum & operosum poema* (1584, Paris). Voir plus loin (section 3) le passage de la *Souda*.

philologie et d'une critique littéraire aux méthodes herméneutiques diversifiées<sup>5</sup>. Ce regain de faveur ne rend que plus intéressante la comparaison avec la tradition ancienne relative à l'obscurité du poème.

Au seuil de cette enquête, quelques réflexions générales sont utiles. Les notions de difficulté et d'obscurité entrent dans des descriptions souvent vagues de l'effet ambivalent d'un énoncé. On conviendra aisément que la difficulté admet par définition des degrés. Est *difficile* ce qui ne se prête pas immédiatement à l'usage que l'on en veut *faire*, en l'occurrence le discours qui ne laisse pas s'accomplir le processus de communication dans ses conditions normales : genres et situations définissent les limites habituelles de ce rapport entre les mots et les hommes qui les prononcent et les entendent, ou les écrivent et les lisent.

Il en va de même pour la notion d'obscurité, bien qu'elle s'impose à l'esprit par l'image d'une complète privation de lumière. Dans la métaphore visuelle qui oppose transparence et opacité, il s'enracine un si grand nombre de nos façons de dire et de penser que l'on a peine à la considérer comme une structure aux modalités contingentes. Devant cet obstacle, il est bon de prêter attention au lexique ancien. L'étymon des termes usités dans les langues romanes, le latin *obscurum*, désigne à son origine un objet « couvert, voilé » ; les dictionnaires enregistrent des syntagmes où son association avec *lux*, la « lumière », ne peut s'expliquer par l'oxymore. L'adjectif se référerait alors à la lumière incertaine du crépuscule, et indiquerait une obscurité qu'il est possible de dissiper, l'occultation par le moyen d'un voile destiné à être soulevé<sup>6</sup>. Les mots grecs ne se prêtent pas à la révélation d'une semblable distinction étymologique : rien ne permet de voir un clair-obscur dans *σκότος* et son dérivé *σκοτεινός*. Mais il faut aussitôt remarquer que la notion intellectuelle d'obscurité est plus souvent exprimée par le substantif *ἀσάφεια* et l'adjectif *ἀσαφής* ; tous deux pourvus d'un préfixe négatif, ils désignent ce qui n'est pas « clair, évident, manifeste », ce qui donc est visible mais « indistinct, incertain », plutôt que ce qui est caché<sup>7</sup>.

À l'égard d'un processus de connaissance, cette qualification n'est jamais employée en réalité que par métonymie et recouvre des gradations nombreuses et insensibles. Affirmer l'obscurité totale, dire que l'on ne comprend rien, c'est déjà formuler une conclusion à partir des apparences ; ainsi, par exemple, lorsque l'on perçoit qu'un énoncé est réalisé en une langue étrangère. Dans le spectre que couvre le phénomène de l'obscurité, les extrémités sont sans doute des limites toutes théoriques : le sens parfaitement inconnu, déclaré inconnaissable, correspond à la fiction d'une langue privée, non au cas d'un énoncé articulé dans une langue de culture, même éteinte. Quant à la claire compréhension, elle n'est que la reconnaissance d'une adéquation. Doté d'une signification par qui lui accorde un mode d'existence défini, un énoncé possède un certain degré d'incertitude ou de probabilité. Dès lors, la clarté et l'obscurité sont l'expression, floue mais motivée et capitale d'un point de vue pragmatique, de l'état d'une relation individuelle ou sociale entretenue avec une certaine forme discursive ; cette relation est éminemment susceptible de variations dans le temps. Faut-il dire que Lycophron est encore obscur pour qui en a fait une patiente lecture savante ? Pour qui l'a étudié scrupuleusement pendant des années, mais ne l'a pas lu depuis

---

<sup>5</sup> Lycophron et Cassandre semblent parfois devenir, dans ce miroir obscur, frère et sœur des critiques contemporains, « suffisants lecteurs » (« Un suffisant lecteur découvre souvent des écrits d'autrui des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues, et y preste des sens et des visages plus riches », Montaigne, *Les Essais*, I, XXIV, éd. Villey, p. 127).

<sup>6</sup> Voir Fuhrmann, p. 49-50. L'auteur renvoie au dictionnaire de Walde et Hofmann. Mes observations s'appuient aussi sur les ouvrages habituellement consultés en la matière (*LSJ*, Frisk, *DÉLG*, *OLD*, *DÉLL*).

<sup>7</sup> On sait l'ample enquête qui est nécessaire pour étayer toute « reconstruction » sémantique, pour reprendre le terme consacré par Benveniste. Voir p. ex. Levet, 1976, qui parle, à propos de l'adverbe archaïque *σάφα*, de la « lumière de la vérité », opposée chez Homère au voilement et à la dissimulation.

longtemps ? Est-il aussi obscur pour tous ceux qui le lisent pour la première fois<sup>8</sup> ?

Le sens d'un texte n'est pas une intériorité immuable, à laquelle un individu s'efforce d'avoir accès. Il n'existe pas en dehors de ses usages historiques, cette sorte de création continuée ; sa constitution n'est pas davantage indépendante d'une tradition, qu'il reflète et modifie. Il importe donc de se garder d'une essentialisation qui perpétue les jugements d'une époque ou d'un milieu (l'*Alexandra* est obscure, comme le français serait la langue de la clarté<sup>9</sup>), tout en reconnaissant que les regards et les opinions disent la vérité d'une certaine relation à un objet. De là, l'intérêt particulier de Lycophon, en raison de la constance avec laquelle ses lecteurs lui accordent une place de choix dans le canon de l'obscurité<sup>10</sup>.

Car l'obscurité d'un texte ordinaire et défectueux le condamne à être négligé et oublié, tandis que certains textes jouissent d'une « hyperprotection<sup>11</sup> » : le fonctionnement des institutions sociales dispose tout individu qui les lit — ou en entend parler — à croire que leur compréhension, empêchée par un défaut apparent ou une transgression, n'en aura que plus de valeur. C'est dire que l'obscurité d'un tel texte est muée en une énigme digne de tous les efforts : les interprétations se multiplient, car le texte est considéré *a priori* comme intéressant. La perspective herméneutique, qui insiste sur le face-à-face du lecteur et du texte en renforçant une sorte d'idéologie spontanée, tourne en une vertu l'opacité qui aurait pu être un vice.

Revenons au cas des sources antiques. Leur nature résulte de la constitution de canons, qui impliquent eux-mêmes une sélection draconienne au sein des genres reconnus, un intérêt collectif pour des classiques, mais aussi l'attribution à certains textes du statut de références ou d'archétypes, dont découle une tradition de commentaire. Mais elles dépendent aussi de divers hasards, les résultats d'une sélection pour nous arbitraire, car due à des intérêts individuels inassignables et surtout à l'histoire des manuscrits, papyri et autres supports ; ces textes, entiers ou fragmentaires, quelquefois peu reliés au reste de notre documentation, ont eu souvent une importance locale<sup>12</sup>.

Dans ce cadre, le statut de Lycophon n'est pas simple. L'érudition et la complication de son « poème savant » attestent qu'il a été composé à l'intérieur d'un genre fermé, c'est-à-dire dans un milieu où les situations d'auteur et de lecteur sont peu ou prou réversibles, et où ce

---

<sup>8</sup> E. Ciaceri remarquait que la critique avait aplani le chemin du lecteur de son époque : Lycophon n'était déjà plus « l'auteur della famosa meraviglia, grammaticale e poetica, quale era sembrato al Niebuhr », « l'auteur de la fameuse merveille grammaticale et poétique qu'il était aux yeux de Niebuhr » (Ciaceri, 1901, p. 15).

<sup>9</sup> Pour l'histoire et la critique de ce lieu commun, voir Meschonnic, 1997.

<sup>10</sup> On porte actuellement un vif intérêt au développement et à la signification, dans diverses traditions anciennes, des canons religieux ou littéraires (voir p. ex. Finkelberg et Stroumsa, 2003). L'histoire des opinions et usages relatifs à Lycophon rappelle l'action de canons négatifs moins formalisés et moins conscients, qui jouent aussi un rôle dans la diffusion des normes linguistiques, littéraires, scolaires, etc. Les mentions qui rendent sensibles de telles classifications le font parfois sur un ton amusé, sarcastique ou condescendant ; notons qu'avec l'*Alexandra* ce n'est pas un antimodèle populaire, mais un produit de haute culture que l'on dénonce. Par ailleurs, l'explication de son statut est également à rechercher dans les fonctions réelles ou alléguées de l'obscurité.

<sup>11</sup> Dans ces lignes, je reprends à D. Maingueneau certains des outils de son « analyse des discours » (hyperprotection, archétexte, genre fermé : voir, parmi d'abondantes publications, Maingueneau et Cossutta, 1995 et Maingueneau, 1999). Cette théorie, en cours d'élaboration, présente l'avantage d'une très grande intelligence synthétique et d'un haut niveau de généralité, sans être pour autant une vulgate ; afin de réaliser une extension de la pragmatique linguistique, elle se nourrit des travaux de Foucault, de Certeau, Bourdieu et Debray, et entend rendre compte de ce que j'appellerai l'économie socioculturelle des échanges discursifs. Ce linguiste considère principalement le statut du texte littéraire en se fondant sur les agents, productions et institutions de l'époque moderne, mais l'intérêt d'une réflexion parallèle sur les cultures antiques est évident et ne lui échappe pas.

<sup>12</sup> Maingueneau parle d'« archétexte » soit général, c'est-à-dire largement diffusé dans toute une société, soit local, c'est-à-dire qui concerne une communauté plus restreinte. La distinction est cruciale pour l'Antiquité.

dernier dispose en tout cas des informations utiles au déchiffrement des œuvres. Pour ce public, que nous sommes habitués à imaginer alexandrin, l'*Alexandra* est aussi fugacement obscure qu'elle le serait indéfiniment pour qui la lirait sans qu'elle lui soit adressée ; la fonction de connivence l'emporte sans doute sur celle, complémentaire, d'exclusion.

En dehors de ce milieu et de ce goût, à des siècles de distance (à Constantinople au XII<sup>e</sup> s., à Paris au XVI<sup>e</sup> s., à Leipzig au XVIII<sup>e</sup> s. ou dans les villes universitaires de notre époque), sa réception se présente sous des modalités diverses. L'obscurité n'est plus la même, et la clarté non plus, s'il s'agit de comprendre un texte commenté, éventuellement écrit dans une langue étrangère, qui n'est peut-être plus vivante et dont la connaissance est lacunaire. On peut refuser de jouer le jeu qu'impose le texte, voire dénoncer son inanité (en la rendant réelle par là même), ou bien avoir recours aux instruments de la philologie, qui œuvre à la résolution de l'obscurité. Ce choix est à l'évidence conditionné par le rapport du texte avec les institutions et discours dominants. À une époque ancienne, on ne voit pas que le poème de Lycophon ait pu être protégé par une autorité religieuse, philosophique ou scientifique<sup>13</sup>, tandis que l'autonomisation de la « littérature » est progressive et problématique. Néanmoins, Lycophon était selon toute apparence bien connu des élites cultivées et son texte était devenu un classique, enseigné dans les cursus byzantins. Les témoignages donnent à penser que c'est sa qualité de « bibliothèque mythologique » condensée qui lui a évité le rejet sans vestiges dans la catégorie des textes infâmes : avant tout privilégié comme source et comme reliquaire, son étrangeté a probablement fasciné et a offert l'occasion de leçons aux maîtres d'école comme aux virtuoses de l'explication. Pour les hellénistes de notre siècle, l'*Alexandra* est au premier plan des textes mineurs, mentionnés par les manuels universitaires mais destinés à demeurer hors des programmes, quoique désormais traduite et commentée assez abondamment.

Bien entendu, la connaissance d'une œuvre, surtout scolaire, peut aller de la simple notion de son statut d'emblème<sup>14</sup> jusqu'à l'étude et la rédaction de scholies. Lycophon l'obscur a été un ferment littéraire à certaines époques : des poètes français du XVI<sup>e</sup> s. se sont inspirés de l'auteur qu'expliquait Dorat dans ses leçons parisiennes<sup>15</sup> — tandis qu'un érudit tel H. G. Reichard, deux cents ans plus tard, a fait suivre son travail d'une transposition allemande, dont le but avoué était de mieux faire ressentir au lecteur le caractère de l'œuvre antique<sup>16</sup>.

La préface écrite par Reichard pour son édition (1788) est un témoignage remarquable de la réception de l'*Alexandra*<sup>17</sup>. L'éditeur y retrace l'histoire d'une fascination précoce, puisque le livre se trouve dans la bibliothèque personnelle d'un parent, qui lui en interdit la lecture. Le texte de Lycophon est ensuite évoqué dans un contexte scolaire comme le *nec plus ultra* de la difficulté et même le terme lointain de la formation du jeune helléniste : un professeur disait en chaire qu'« il est un poète grec, du nom de Lycophon, difficile entre tous. Quand on l'a lu,

---

<sup>13</sup> Ce sont les trois exemples de « discours autoconstituants » le plus fréquemment nommés par Maingueneau. Il songe aux formes modernes de ces discours en quelque sorte axiomatiques, qui se dispensent de fondements, mais reconnaît leur historicité, lorsqu'il mentionne le « mythe » des Grecs comme une catégorie encore indifférenciée.

<sup>14</sup> La mention topique n'est nullement réservée aux anciens. Ainsi, Du Bellay, critiquant le vain prestige de la difficulté, oppose Lycophon à Homère (*La Défense et Illustration de la langue française*, chap. XI) ; dans sa précieuse étude comparée, Mehtonen, 2003 semble citer Lycophon comme les scholiastes transmettent des blocs de références.

<sup>15</sup> Un commentateur des *Odes* de Ronsard, J. Martin, louait en ces termes le maître du poète : « Daurat, en démarrant les plus désespérés passages de l'obscur Lycophon, que nul de notre âge n'avait encore osé dénouer [...] ».

<sup>16</sup> Le poème est désigné comme une « imitation » (*Nachahmung*) dans le titre de Reichard, 1788. Une jeune fille y prédit la chute de Magdebourg en 1631.

<sup>17</sup> Reichard, 1788, p. VII-XXXVII : *Praefatio, in qua simul de caussis obscuritatis lycophroneae disseritur*. Je lui dois l'« obscurité lycophronienne » qui figure dans mon titre, mais l'adjectif s'autorise de ceux forgés par Tzetzes (voir 2.4.2).

le temps est venu de mettre un terme, en toute sûreté, à l'étude des Grecs ». Aussi la lecture longtemps différée de Lycophron fut-elle pour Reichard une sorte d'ordalie. Il faudra pourtant la découverte, quelques années plus tard, de l'édition de Potter, pour que l'émerveillement réveille sa passion, son *amorem veterem Lycophronis*, et le pousse à consulter attentivement les éditions existantes, les scholies ainsi que la traduction latine de Scaliger ; il rédige alors une paraphrase, puis prépare une édition fondée sur l'examen de nouveaux manuscrits. Ce récit, même s'il faut en attribuer quelque chose au pathos du préfacier, propose un bel exemple de la fonction de l'obscurité comme aiguillon dans le champ de la science philologique<sup>18</sup>.

Reichard propose une liste des facteurs d'obscurité qui est l'une des premières dans la tradition des commentaires de Lycophron<sup>19</sup>. Sa préface vise à analyser « les causes de l'obscurité qui a valu à ce poète d'être si illustre, ou plutôt d'avoir une réputation si exécrationnelle (*infamatus*) ». Pour qui ne veut pas consentir l'effort d'une étude soignée, dit-il, « la notion d'obscurité est elle-même obscure » (*ipsa obscuritatis notio obscura est*). En revanche, il est possible de discerner les points obscurs du texte, voire de comprendre les raisons pour lesquelles ils doivent le demeurer. Les sources (*fontes*) identifiées ont trait « à la grammaire, à la rhétorique ou à la poésie ».

1. Le nom donné à une divinité n'est jamais son nom courant, mais un nom moins connu ou bien une périphrase plus ou moins ample (*copiosa*).
2. Les faits et les actions sont eux-mêmes les moins connus, de préférence.
3. L'usage des articles et des relatifs demande un effort (*studium*) du lecteur.
4. La syntaxe est assez libre et obscure (*licentior et obscurior*) et distend les constructions attendues.
5. Le choix des substantifs et des verbes les moins connus, ainsi que des formes inhabituelles des mots fréquents.
6. L'usage de mots composés, souvent forgés par l'auteur d'une manière analogique.
7. L'abus des images et des expressions figurées (*tropicae orationes*).

Le critique insiste cependant sur le fait que ces usages ne sont pas propres à Lycophron. S'il existe une *obscuritas lycophronea* particulière, elle est due à la concentration d'habitudes lexicales et syntaxiques fréquentes chez les lyriques et les tragiques notamment.

Ces moyens stylistiques seraient au service d'une plus haute vraisemblance littéraire (*τὸ πρέπον*), celle qui veut que le délire prophétique soit sublime et obscur (*vaticinia omnino omnia per ipsam naturam suam genus dicendi sublime atque obscurum requirere*)<sup>20</sup>. Ce principe autorise à aller contre les recommandations des rhéteurs, au service de la *μίμησις* (pour imiter *dictionem mulieris φοιβολήπτου [...] quae nullas linguae leges curaret*). Une telle défense se fonde sur l'idée que nous n'avons pas affaire, dans le cas de Lycophron, à une obscurité naturelle ou *obscuritas naturalis*, qui viendrait d'une inaptitude<sup>21</sup>, mais bien à une obscurité travaillée ou *obscuritas artificiosa*, qu'il est légitime de louer.

---

<sup>18</sup> La capacité herméneutique est ainsi le pendant de la virtuosité hermétique, notamment prônée par certains maîtres de rhétorique — Quintilien (VIII, 2, 18) rapporte dans une anecdote célèbre que l'injonction *σκοτίσον*, « plus obscur ! », pouvait être un précepte pédagogique.

<sup>19</sup> Reichard, 1788, p. XXI *sq.* pour la liste et p. VIII et XIX pour les citations que je traduis.

<sup>20</sup> Deux solécismes s'expliqueront par l'enthousiasme de la prophétesse (253, *ἀποστίλβοντες pro ἀποστίλβουσαι* ; 367, *χοιράδων pro χοιράσιν*) !

<sup>21</sup> *Ex inscitia rerum, vel e confusione notionum, vel ex ignorantia linguae et usus loquendi, vel e nimio brevitatis studio, vel ex ambiguitate in dicendo*, « dues à un défaut de savoir, à la confusion des notions, à l'ignorance de la langue et de l'usage, à la recherche excessive de la brièveté ou bien à l'ambiguïté de l'expression ». Pour preuve de l'intelligence « claire, et même agréable » de Lycophron, l'auteur mentionne sa pratique des anagrammes — preuve indubitablement faible et incertaine, mais élément éthique non négligeable de sa *Nachleben*.

Nous retrouvons avec la notion d'art, ou d'artifice, le premier versant de la double obscurité de Lycophron : le choix de créer la plus grande distance entre son poème et l'usage, au delà même de l'écart poétique conventionnel. À cette fin, il met ou remet en circulation un lexique spécial, systématise des traits syntaxiques<sup>22</sup>, organise sur la chaîne connue du récit la trame de références mythiques ou historiques qui sont autant d'indices plus ou moins lointains. Ce parti pris d'un sens différé mérite d'être nommé énigmatique. L'analyse technique des procédés appartient à une étude interne, qui devrait aussi prendre en compte la relation qu'entretient Lycophron avec son héritage poétique et les genres existants. Ce n'est pas ici mon propos. On en trouve les linéaments, deux siècles après Reichard, dans un article de M. G. Ciani qui identifie les ressorts stylistiques principaux de l'occultation (bien que ses catégories et sa terminologie appellent à mon sens des remarques)<sup>23</sup>.

Sur son autre versant, d'une façon concomitante, l'obscurité de l'*Alexandra* est celle de tout texte emporté dans la dynamique intellectuelle et sociale d'une tradition savante, qui certes réduit ponctuellement notre ignorance, mais simultanément crée les problèmes, amplifie l'obscurité en la faisant connaître et invite à une poursuite infinie de la compréhension.

Si analytiques qu'elles se veulent, les études sur Lycophron comportent plus fréquemment que d'autres un jugement de goût tranché, souvent négatif et parfois hostile<sup>24</sup>. En cherchant à éclairer l'*Alexandra* par les catégories aristotéliennes d'ἀστυία et de ψυχρά, G. Lambin peut susciter une réflexion sur les conditions sociales et culturelles de ces évaluations esthétiques. Les oscillations du statut explicite de l'obscurité, du rejet au prestige, marquent bien souvent les changements profonds en ce domaine. C'est tout particulièrement le cas de la modernité poétique et littéraire. On en prendra pour exemple, en France, la traduction de Lycophron par P. Quignard : sa réinvention du texte de l'*Alexandra*, tout comme son travail sur Scève, est un hommage implicite à ses maîtres Bataille et Blanchot. Comme le même Quignard le rappelle dans sa préface, Mallarmé s'était intéressé à Lycophron<sup>25</sup>. De cette obscurité moderne, les productions antiques semblent fort éloignées<sup>26</sup>. Que nous apprennent à cet égard les anciens eux-mêmes sur l'auteur de l'*Alexandra* ?

Le présent article a pour but d'offrir une liste raisonnée des témoignages anciens sur Lycophron, qui sont traduits puis sommairement commentés. La figure de l'auteur obscur peut y gagner en précision et en complexité. Ces fragments d'une tradition lacunaire sont aussi un matériau de choix pour étudier le phénomène de l'obscurité littéraire, dont la

---

<sup>22</sup> Sur cet aspect plus rarement mis en lumière, voir l'étude remarquable de Del Ponte, 1981, dont les considérations métriques sont au service d'une modélisation des structures syntaxiques mises en œuvre par Lycophron.

<sup>23</sup> Ciani, 1973, dont la substance est, à juste titre, reprise et complétée dans les éditions commentées parues entre 1991 et 2005 (voir les références bibliographiques. Les listes dressées par Lambin, 2005 sont particulièrement précieuses). La triade des moyens employés par Lycophron, selon M. G. Ciani, pour désigner ses personnages (recours au bestiaire, à la parentèle et à un élément caractérisant) ne me semble pas suffisamment cohérente. Par ailleurs, à la lumière d'un travail en cours sur le mot et la notion de γοῖφος, l'usage critique courant de ce terme (que nous avons déjà lu chez Ziegler), comme de celui de *kenning*, me paraît insatisfaisant.

<sup>24</sup> Ainsi, Ciani conclut à l'échec d'un projet intellectualiste, tandis que l'arrière-plan des analyses de Del Ponte est un dégoût qui s'exprime lorsque son interprétation devient plus générale. L'exemple extrême de cette propension pourrait être la présentation de Lightfoot, 2000 (« quite the most repellent poem to survive from antiquity », « à n'en pas douter, le poème le plus repoussant qui nous soit parvenu de l'Antiquité », p. 226).

<sup>25</sup> Quignard, 1971, p. 18 : Mallarmé avait promis d'écrire pour une traduction partielle de Lycophron une préface intitulée « Philosophie de l'Obscurité ».

<sup>26</sup> L'historien P. Veyne achevait l'un de ses livres par un chapitre intitulé « Épilogue : notre style intense ou pourquoi l'ancienne poésie nous ennue » (Veyne, 1983, p. 197-206).

théorisation est problématique dans l'Antiquité comme dans les cultures modernes<sup>27</sup> : s'agit-il d'un phénomène central ? quels sont les facteurs d'obscurité identifiés, dans quel cadre théorique et au moyen de quelle terminologie ?

Mon travail sur le texte de Lycophron et les traces de sa réception accompagne une étude de la catégorie d'énigme dans la culture grecque. Je développerai ailleurs une réflexion sur le vocabulaire critique moderne, dans ses rapports avec les termes techniques anciens, et mener une étude précise des points de contact entre le texte de Lycophron et ce que les organisateurs du colloque de Lyon avaient appelé la « poétique des griffes », en me fondant notamment sur la tradition des devinettes. Les témoignages rassemblés ici sont le premier temps de ce projet.

L'enquête a pris pour point de départ l'examen des *lieux* dans lesquels apparaît le nom de Lycophron. Une recherche dans l'ensemble des textes du *Thesaurus Linguae Graecae* informatique donne pour résultat un peu moins de mille occurrences du lemme λυκοφο<sup>28</sup>. J'ai précisé progressivement ce corpus en recherchant, dans les *Scholies à Lycophron* cette fois, outre ce que j'appellerai les mots de l'énigme (la famille d'αἰνίττεσθαι et celle de γριφος), les racines qui permettaient d'observer les éléments de critique relatifs au style et à sa caractérisation comme obscur<sup>29</sup>. S'il est évident qu'une étude systématique des scholies est nécessaire et que son intérêt apparaîtrait mieux dans une comparaison avec d'autres ensembles de textes scholiastiques, un tel sondage suffit peut-être à une ambition typologique.

Il est bien sûr question de l'*Alexandra* hors des *Scholies à Lycophron*, sans que soit mentionné le nom de son auteur. Un grand nombre des inventions ou raretés verbales du poème sont dans les lexiques anciens. Mais de telles citations ont peu de chances de contenir un jugement ou une comparaison qui nous apprennent quelque chose sur le regard porté sur ce texte. Par ailleurs, il est évident que la promotion au rang de paradigme entraîne une sorte de substantialisation et que le nom de Lycophron se charge des qualités attribuées à son œuvre (l'*Alexandra*, que son auteur historique ait été ou non le bibliothécaire qui a composé des tragédies).

Enfin, la grande faveur dont jouissait Lycophron dans la culture byzantine apparaît ici d'une manière très partielle, puisque la vaste partie de cette littérature qui n'est pas représentée dans le *TLG* n'entre pas dans ce corpus ; l'étude des imitations et réminiscences de Lycophron dans l'Orient grec constitue un chantier immense<sup>30</sup>.

On le voit, il ne s'agit pas de *testimonia* au sens technique de la tradition indirecte : les sources pour l'établissement du texte qui n'appartiennent pas aux manuscrits conservés de Lycophron et les « lieux parallèles » aux renseignements et aux termes transmis par le texte sont connus<sup>31</sup>. Bien plutôt, mon intention est d'enrichir les indications sommaires recueillies par Fuhrmann<sup>32</sup>, pour donner plus de consistance à la notion d'un « canon » de l'obscurité :

<sup>27</sup> Voir p. ex. Brandt *et al.*, 2003 (sur l'Antiquité, C. Walde, col. 358-368).

<sup>28</sup> La base de données *TLG* (version E) de l'université de Californie à Irvine a été consultée au moyen du logiciel *Diogenes* (version 2.0) de P. J. Heslin. L'index de la base de données comporte 993 références.

<sup>29</sup> Notamment au moyen des lemmes ἀδει, ἀλληγορ, ἀμφιβολ, ἀσαφ, δυσ, λειξ, πλασμ, πλαστ, σαφ, σκοτ.

<sup>30</sup> Voir, dans ce volume, la contribution de C. De Stefani et E. Magnelli.

<sup>31</sup> Voir Scheer, 1881, p. XVIII-XXXII et les principes énoncés p. XIV. Mascialino, 1964 en proposait également une sélection sous son texte de l'*Alexandra*. On se reportera maintenant à l'édition des scholies anciennes par Leone, 2002, où figure un registre complet des *testimonia*, consultés dans les éditions actuellement utilisées, qui inclut comme témoins du texte tant les *scholia extra codices Lycophroneos tradita* que les *locos παραλλήλους vel similes* (principes énoncés p. XX-XXII).

<sup>32</sup> Fuhrmann consacre une annexe (« Antike Urteile über „dunkle“ Schriftsteller », « Jugements antiques sur certains écrivains “obscur” », p. 70-72) à treize auteurs que nous rencontrons presque tous dans les témoignages qui suivent. Le paragraphe sur Lycophron mentionne les jugements de Stace et de Clément, auxquels il ajoute les références des lieux de Lucien, d'Artémidore, de Jean le Lydien et de la *Souda*.

une tradition historique est plus qu'un proverbe<sup>33</sup>.

Ces témoignages sont présentés en trois sections, dont les rubriques offrent soit des exemples de remarques typiques, soit les passages rares qui éclairent un aspect particulier. La première section contient un aperçu des témoignages nombreux et épars ne faisant pas partie des *Scholies à Lycophron*. La deuxième section est consacrée aux observations que l'on trouve plus particulièrement dans ces scholies. Les témoignages sur l'obscurité de l'*Alexandra* sont recueillis dans la troisième section. Enfin, une annexe indique les références complètes de ces lieux, dans une liste qui peut servir également de *synopsis*<sup>34</sup>.

## 1. Aperçu des témoignages anciens sur Lycophron hors des scholies à l'*Alexandra*

### 1.1. Références à la tradition savante

Plusieurs textes mentionnent la tradition de commentaire représentée pour nous par les seules scholies<sup>35</sup>. Rien n'est connu des travaux antérieurs à l'*ὑπόμνημα* de Théon (I<sup>er</sup> s.), qui semble avoir constitué le fondement de ceux de Philogène et de Sextion (fin du IV<sup>e</sup> s. ?)<sup>36</sup>. Les commentateurs anciens de Virgile ont utilisé une version de ces annotations. Comme nous le verrons, Eustathe de Thessalonique (XII<sup>e</sup> s.) puise abondamment pour ses commentaires d'Homère dans Lycophron et dans l'érudition de ses exégètes<sup>37</sup>, au moins au travers de leur successeur Tzetzés.

### 1.2. « Un autre Lycophron, et non le poète »

Le nom de Lycophron, assez courant comme l'attestent les inscriptions, pose le problème de la distinction d'auteurs homonymes. En effet, le style de Lycophron le sophiste fournit à Aristote<sup>38</sup> des exemples d'expressions froides (*ψυχρά*) et ces audaces malheureuses concernent les mots composés et les emprunts (*γλώτται*), tout aussi essentiels dans l'*Alexandra*. Or, une notice d'époque byzantine présente dans trois commentaires aux *Exercices préparatoires* d'Aphthonius<sup>39</sup> propose, sans citations pour les illustrer, une liste des « caractères du style » (*ἀδρὸς, ταπεινὸς, μέσος*, « opulent, humble, moyen ») au sujet de laquelle l'hésitation serait possible. Mis en regard de la Bible et de la médiété stylistique de Jean Chrysostome, Lycophron y incarne la grandiloquence : « Le style opulent est celui qui contient des expressions recherchées (*κομπηρὰς λέξεις*), mais un sens humble (*νοῦν ταπεινόν*), comme c'est le cas des compositions de Lycophron, dont l'habileté, dit-on, n'est pas réelle mais apparente. » Le caractère topique de ces considérations montre cependant que nous avons affaire à un auteur familier aux érudits, le poète par conséquent<sup>40</sup>.

Si certains commentateurs du passage aristotélicien distinguent expressément les deux

---

<sup>33</sup> L'article de Josifović, 1968, qui mettait à jour la présentation de Lycophron par Ziegler, s'ouvre sur le constat de l'obscurité « proverbiale » de l'*Alexandra*.

<sup>34</sup> Les *Scholies à Lycophron* seront désignées par le sigle Σ dans les notes. En l'absence de précision, les dates citées sont situées après le début de notre ère. Enfin, sauf mention contraire, les traductions sont miennes.

<sup>35</sup> Voir Ziegler, 1927, col. 2350-2354 (« Textgeschichte ») et surtout Leone, 2002, p. XVII-XX.

<sup>36</sup> L'ouvrage de ce Théon est connu par trois mentions d'Étienne de Byzance — que cite Leone, mais on peut signaler en outre que deux mentions identiques se trouvent dans le corpus d'Hérodien (*De prosodia catholica*, p. 258 et 274). Philogène, qui fait l'objet de deux mentions dans les scholies anciennes et d'une troisième chez Tzetzés, est peut-être l'auteur de l'*ὑπόμνημα Λυκόφρονος* mentionné à quatre reprises dans l'*Etymologicum geninum*. Cette même compilation lexicographique fait deux fois référence à Sextion.

<sup>37</sup> Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem* [= *ad Il.*], I, p. 182, 205 et 468 (*οἱ τοῦ Λυκόφρονος ὑπομνηματισταὶ* ou *σχολιασταί*).

<sup>38</sup> *Rhétorique*, 1405 b 36 et 1406 a 6.

<sup>39</sup> *Expositio artis rhetoricae*, p. 729 (texte cité) ; Jean Doxapatrès, *Prolegomena in Aphthonii progymnasmata*, p. 141 ; Anonymi in Aphthonium, *Prolegomena in progymnasmata*, p. 79.

<sup>40</sup> L'identification n'est pas douteuse pour Kustas, 1973, p. 191.

auteurs (*Λυκόφρων ἄλλος καὶ οὐχ ὁ ποιητής*, « il s'agit d'un autre Lycophron, et non du poète<sup>41</sup> »), ce soin doit également découler de la place qu'occupe l'*Alexandra* dans l'éducation des lettrés byzantins.

### 1.3. Les usages de l'*Alexandra*

Dès les premiers siècles de notre ère, le texte est exploité comme une mine d'informations par les géographes et les lexicographes (Étienne de Byzance et les *Etymologica*, au premier chef) ; leurs intérêts sont conjoints lorsqu'ils portent sur les ethnonymes et toponymes lycophroniens.

Ainsi, Hérodien cite la forme *Τρύχαντα* (v. 374) à la fin d'une liste de noms propres en -χας (« Lycophron modifie (*μεταφράσας*) le nom de la ville d'Eubée *Τρύχαι* et l'appelle *Τρύχας* »), tandis qu'Étienne rapporte cette même adaptation dans l'entrée qu'il consacre à la cité<sup>42</sup>. Les notations de ce genre se comptent par dizaines.

Comme le laisse prévoir le choix d'un vocabulaire rare<sup>43</sup>, les citations lexicographiques sont plus nombreuses encore. Citons l'un des facteurs d'étrangeté du texte, la reprise d'usages que nos sources prétendent dialectaux : le pluriel *ἔσχάζουσιν* (v. 21) est un trait eubéen ou béotien selon les scholies, mais chalcédonien selon Georges Choeroboscus et d'autres<sup>44</sup>.

### 1.4. Le genre de l'œuvre

Dans les classifications proposées à l'époque des frères Tzetzés (XII<sup>e</sup> s.), l'*Alexandra* se caractérise par le fait qu'un seul personnage s'y exprime : « ce qui est distinctif des poètes de monodie (*μονωδῶν*) est que leur récit, quel qu'en soit le sujet, est le fait d'un seul personnage (*μονοπροσώπως*), ainsi que l'on voit procéder Lycophron dans l'*Alexandra*<sup>45</sup> ». Dans sa poésie pédagogique, Jean Tzetzés évoque de la sorte ce dispositif énonciatif, avec Lycophron pour exemple suffisant du genre :

*Μονωδίαν μάθανε σὺν αὐτοῖς, τέκνον ·  
γίνωσκε κυρίως δὲ τὴν μονωδίαν,  
ὅταν μόνος λέγῃ τις ἐν θρηνηδαίαις,  
κατὰ δὲ παράχρησιν, ἂν λέγῃ μόνος,  
ὥσπερ Λυκόφρων εἰς Ἀλεξάνδραν γράφει.*

Ce qu'est la monodie, apprend-le avec eux, mon enfant :  
sache que l'on dit normalement qu'il y a monodie  
lorsque quelqu'un parle seul dans une lamentation,  
et, par abus, si quelqu'un est seul à parler,  
comme Lycophron compose pour l'*Alexandra*<sup>46</sup>.

Les témoignages anciens sont muets sur le caractère hybride de l'œuvre ; elle mêle pourtant, dans sa forme, son ton et ses sujets, l'épopée, la tragédie et la comédie, ainsi que les formes intermédiaires ou « formes simples » que sont le discours des messagers de tragédie<sup>47</sup>, l'oracle et l'énigme<sup>48</sup>.

<sup>41</sup> Anonymi in Aristotelis artem rhetoricam, p. 174.

<sup>42</sup> (Ps.-)Hérodien, *De prosodia catholica*, p. 57 ; Étienne de Byzance, *Ethnica* (epitome), p. 639 (information reprise dans les Σ 373).

<sup>43</sup> Ciani, 1975 dénombre 310 *hapax* et 14 *hapax semantica* (acceptions nouvelles).

<sup>44</sup> Georges Choeroboscus, *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione verborum*, p. 64. Voir les détails dans Leone, 2002, *ad loc.*

<sup>45</sup> Scholies à Hésiode, *Scholia in opera et dies*, p. 13.

<sup>46</sup> Jean Tzetzés, *Versus de poematum generibus*, 130-134.

<sup>47</sup> Ou *ὀήσις ἀγγελική*, selon l'expression de Phrynichos (abrégé de la *Préparation sophistique*, p. 45, sous ce lemme, éd. de Borries, 1911).

<sup>48</sup> Voir West, 2000 pour une réflexion sur certaines de ces composantes.

### 1.5. Lycophron imitateur d'Homère selon Eustathe

Le statut de Lycophron dans les *Commentaires* d'Eustathe mériterait une étude approfondie. Il y est cité très fréquemment et parfois même sans qu'il semble utile de le nommer<sup>49</sup>. Mais c'est à l'avantage d'Homère que tourne évidemment une sorte de σύγκρισις par fragments, qui a pour pivot l'affirmation que Lycophron doit tout au Poète. Au delà de l'influence imputable à la matière traitée<sup>50</sup> et au prestige d'un auteur qui fut l'éducateur des Grecs selon Platon, et même leur nourrice selon Héraclite l'allégoriste, la constance de cette référence nous rappelle que Lycophron était alors un classique<sup>51</sup> et qu'il paraissait légitime à un érudit, au cours de son travail sur le texte homérique, d'éclairer certains aspects de l'*Alexandra*, par ailleurs exploitée comme conservatoire de traditions et trésor lexical.

Si l'image du navire « aux joues rouges » encourage les poètes à emprunter cette catachrèse poétique, Lycophron est plus audacieux encore : « suivant plus loin cette impulsion (εἰς πλέον ἐξαχθείς) », il qualifie les navires de jeunes filles (κόραι, v. 24) en s'inspirant de cet adjectif composé (λαβὼν τὴν ἀρχὴν ἐκ τοῦ μιλτοπάροιο)<sup>52</sup>.

C'est à l'imitation (ζήλω) de l'« aurore aux doigts de rose » des poèmes homériques que s'ouvre le récit du messager (Ἡὼς μὲν αἰπὼν [...], v. 16-17)<sup>53</sup>.

Eustathe ne manque pas de noter la malice intertextuelle du vers 432 de l'*Alexandra*, qui se réfère aux πλασται γραφαί que sont les mensonges d'Ulysse au chant XIX de l'*Odyssee* : Aithon est ainsi désigné par « la spirituelle Cassandre de Lycophron (ἡ τοῦ Λυκόφρονος ἀστεῖζομένη Κασάνδρα) » comme « le frère en personne (αὐτάδελφος) » du héros<sup>54</sup>.

Les remarques de technique poétique les plus intéressantes, mais aussi les critiques les plus vives d'Eustathe ont pour occasion deux catalogues homériques qu'il met en rapport et compare à la pratique lycophronienne. Le premier est la liste d'amantes mortelles plaisamment dressée par Zeus à Héra, qui s'apprête à le détourner de la mêlée troyenne par la ruse érotique (*Iliade*, XIV, 313-328). Le commentateur mentionne l'économie pédagogique du catalogue chez Homère, dont Lycophron, son disciple en la matière, perd la fonction par un souci insuffisant de la pertinence des détails :

Ἰστέον δὲ καὶ ὅτι κατάλογόν τινα ἡρωίδων ἐνταῦθα, ὡς καὶ ἐν τῇ Ὀδυσσεΐα, ποιεῖ Ὅμηρος, καὶ ταῖς περὶ αὐτῶν ἱστορίαις συντομώτατα ἐπιτρέχει, ὃ δὴ ὁ Λυκόφρων ἐκ τούτου ἐκέρδανε. Ποιεῖ δὲ τὸ τοιοῦτον ἐπίτροχον Ὅμηρος τὸν τε ἀκροατὴν πολυμαθὴ ποιῶν καὶ οὐδὲ πέρα τοῦ μετρίου τοῖς παρέργοις ἐμφιλοχωρῶν.

Il faut savoir encore qu'Homère fait ici un catalogue des héroïnes, comme dans l'*Odyssee*, et parcourt on ne peut plus brièvement les histoires qui les concernent — assurément, Lycophron en a tiré un profit dont il lui est redevable. Mais en faisant un récit cursif de ce genre, Homère instruit son auditeur et n'a garde de quitter la juste mesure pour s'attarder à l'accessoire<sup>55</sup>.

<sup>49</sup> Dans le commentaire à l'*Iliade*, Lycophron est plus cité qu'Eschyle, mais moins qu'Hésiode, Sophocle, Euripide ou Aristophane ; il est moins cité qu'une source savante telle qu'Athénée.

<sup>50</sup> L'évidence n'est nulle part aussi forte que dans ce que l'on pourrait nommer la *Petite Odyssee* de Lycophron ; voir Schade, 1999.

<sup>51</sup> Certaines réminiscences d'Eustathe présentent des variations et omettent de nommer Lycophron : *ad Il.*, I, p. 137 (κατὰ τὸν εἰπόντα ὄρθῃ κελεύθῳ ἐν ταῖς βουλαῖς τὰ ἐν σκότει ποδηγετεῖ) ; IV, p. 377 (ὄρθῃ κελεύθῳ, καθά τις ἔφη, τὰν σκότει ποδηγετούσης) ; *Commentarii ad Homeri Odysseam* [= *ad Od.*], II, p. 189 (φρόνησιν ὄρθῃ κελεύθῳ τὰν σκότει ποδηγετούσαν).

<sup>52</sup> Eustathe, *ad Il.*, I, p. 478.

<sup>53</sup> Eustathe, *ad Il.*, I, p. 275.

<sup>54</sup> Eustathe, *ad Od.*, II, p. 198.

<sup>55</sup> Eustathe, *ad Il.*, III, p. 652.

Dans le second catalogue, Eustathe loue les variations du rythme narratif adopté par Homère. Il s'agit du récit que fait Ulysse aux Phéaciens de sa rencontre avec les âmes défuntées qu'il a convoquées, et tout d'abord avec les héroïnes (*Odyssée*, XI, 225-330). La structure de la liste — ἴδον, « j'ai vu », ayant pour complément un nom propre, éventuellement suivi d'une proposition relative — permet l'insertion d'épisodes mythiques d'une ampleur variable.

*Ὅτι πάννυ δεξιῶς ὁ ποιητὴς τὴν ῥαψωδίαν ταύτην ἡρώων ἅμα καὶ ἡρωίδων πεποίηκε κατάλογον, Ἡσιόδου μόνων γυναικῶν ποιησαμένον κατάλογον. Καὶ ἔστιν ἰδεῖν αὐτὸν ἐνταῦθα τῇ τῆς νεκρίας ἀφορμῇ πῆ μὲν ἱστορικῶς ἐμπλατυνόμενον καὶ διηγῆσαι ἐγκροαίνοντα, πῆ δὲ ἐπιτρέχοντα τὰ πολλὰ καὶ στενολεσχούντα καὶ τὴν πολυλογίαν ἐπιτέμνοντα καὶ μικροῖς μακρὰ παραβύοντα, ὡς ἐν τῷ Φαίδρῳ τε Προκρίῳ τε ἴδον καὶ Μαΐραν Κλυμένην τε. Ἀφ' ὧν δῆλον ὡς καὶ τῷ σκοτεινῷ καὶ στενῷ τὴν ἱστορίαν Λυκόφρονι αὐτὸς ἐνδοῦναι φαίνεται ἀρχὰς τινὰς τῆς ἐκείνου ποιήσεως.*

Le poète a composé fort adroitement cette rhapsodie comme un catalogue des héros et des héroïnes, alors qu'Hésiode ne fit que le catalogue des femmes. Et l'on peut voir qu'ici, à l'occasion de l'évocation des morts, tantôt, pour donner les faits, il prolonge son récit et se répand en narrations, tantôt il se contente principalement d'un récit cursif, resserre ses propos, coupe court à la prolité et fait tenir en peu d'espace de longues actions, comme dans « je vis Phèdre et Procris, ainsi que Maïra et Clymène ». On voit clairement par là que c'est lui, selon toute apparence, qui a livré à cet auteur obscur au récit resserré, Lycophron, certains des principes de sa poésie<sup>56</sup>.

Homère serait un maître dans les deux manières, longue et courte, alors que Lycophron pécherait par excès de brièveté. La critique porte sur le mode de narration, sur la façon de rapporter chaque *histoire* ; dans l'expression *σκοτεινῷ καὶ στενῷ τὴν ἱστορίαν*, la conjonction a une valeur épexégétique : l'auteur est obscur, parce que concis. Notons que c'est bien l'auteur qui est qualifié d'obscur et que le terme employé est le moins courant et le moins technique, *σκοτεινός* et non *ἄσαφής*.

Ce jugement peut sembler en contradiction avec l'extrait précédent. On ne saurait mieux mettre en exergue le paradoxe que constitue le style à la fois serré et prolixe de Lycophron. Si Eustathe a raison d'attirer l'attention sur la forme du catalogue, il est plus pertinent encore de remarquer une inversion de la technique archaïque : dans des listes qui excluent les noms propres attendus, la σοφία de Lycophron n'est plus d'être capable de nommer, mais de faire allusion.

### 1.6. Le style de Lycophron et les κατάγλωττα ποιήματα

Le cœur du *Lexiphane* de Lucien (II<sup>e</sup> s.) est l'indigeste composition lue au narrateur. Cette pièce gorgée de mots inusités, soit obsolètes soit précieux, mais aussi la conversation de son auteur ont montré la nécessité d'une purge linguistique, aussitôt administrée par un médecin. Les conseils prodigués au sophiste fourvoyé définissent un programme de rééducation linguistique et littéraire dont le précepte cardinal est de suivre les bons auteurs. Une comparaison propose *in fine* deux exemples de l'écueil qu'il devra éviter dorénavant :

*Ἡμεῖς οὐδὲ ποιητὰς ἐπαινοῦμεν τοὺς κατάγλωττα γράφοντας ποιήματα. Τὰ δὲ σά, ὡς περὶ μέτροις παραβάλλειν, καθάπερ ὁ Δωσιάδα Βωμὸς ἂν εἴη καὶ ἡ τοῦ Λυκόφρονος Ἀλεξάνδρα, καὶ εἴ τις ἔτι τούτων τὴν φωνὴν κακοδαμονέστερος.*

<sup>56</sup> Eustathe, *ad Od.*, I, p. 409. La citation renforce l'effet en mêlant les v. 321 et 326. Cette filiation poétique alléguée est mentionnée par Hurst, 1991, p. 10. Ce témoignage concerne l'obscurité de Lycophron, mais je le fais figurer dans cette section parce qu'il complète le premier jugement d'Eustathe.

Nous ne discernons pas non plus d'éloges à ceux qui écrivent des poèmes truffés de mots de grimoire. Tes discours, pour rapporter la prose aux vers, sont en quelque sorte comme l'*Autel* de Dosiadas et l'*Alexandra* de Lycophron — ou tout auteur, s'il en est, affligé d'une langue plus abominable encore que la leur<sup>57</sup>.

Les termes employés par Lexiphane, identiques ou semblables à ceux que guette le « chasseur de mots » Ulpien dans le banquet d'Athénée (III, 97), font de lui l'incarnation d'un atticisme intempérant. Il s'agit dans le dialogue de lui rendre sensible sa faute de goût en rapprochant sa prose de deux extrémités désespérées du style poétique, Dosiadas et Lycophron<sup>58</sup>. Le premier ne nous est connu que par l'œuvre que mentionne Lucien, recueillie dans l'*Anthologie grecque* (XV, 26) ; c'est ici la première association attestée entre ce que les modernes ont coutume de nommer τεχνοπαίγνια et l'*Alexandra* (voir, plus loin, 1.7). Le poème n'est cependant pas évoqué pour son caractère de calligramme, mais pour son lexique recherché. C'est ce que recouvre la désignation générale de κατάγλωττα ποιήματα.

Κατάγλωττα est ici le fruit d'une conjecture de Meineke, pour la leçon κατά γλώτταν des manuscrits. Dans la plus grande partie de ses emplois avec cette préposition, le substantif est en effet qualifié par un ethnique ou par un adjectif ; pourtant, l'usage de ce syntagme seul semble possible dans le sens de « en ayant recours à un langage particulier, à une langue spéciale<sup>59</sup> ». Cette acception correspond au sens technique du mot γλώττα, qui en vient après Aristote à désigner toute expression idiolectale<sup>60</sup>. C'est ainsi qu'il est employé par Denys le Thrace pour définir la troisième tâche de la grammaire, γλωσσῶν τε καὶ ἱστοριῶν πρόχειρος ἀπόδοσις, « la prompte élucidation des mots rares et des récits », ce que les scholiastes paraphrasent en substantivant le syntagme qui nous intéresse : le professeur τὰ κατὰ γλώσσαν καὶ ἱστορίαν σαφηνίζει, « éclaire les expressions inusitées et celles liées à l'histoire »<sup>61</sup>. On observera dans ce manuel l'accouplement des γλώτται et des ἱστορίαι, à leur place parmi les offices du pédagogue parce qu'elles représentent deux sources de difficultés pour les lecteurs peu expérimentés. Ces deux catégories sont aussi celles dans lesquelles, selon les témoignages anciens, le poème de Lycophron se signale par un écart.

Quant à l'adjectif très expressif κατάγλωττος, il est attesté dans quatre autres passages seulement<sup>62</sup>. Le plus intéressant d'entre eux est une épigramme satirique :

<sup>57</sup> Lucien, *Lexiphane*, 25. La phrase passe abruptement des titres d'œuvres à un jugement sur les auteurs (εἵ τις).

<sup>58</sup> Lucien lisait-il ou connaissait-il encore d'autres œuvres de ces deux auteurs ?

<sup>59</sup> Voici les trois parallèles pertinents à mes yeux, par ordre chronologique, jusqu'à l'époque de Lucien. 1) Énée le tacticien, XXIV, 1 : ἐὰν κατὰ γλώσσάν τις παραγγέλλῃ <μᾶλλον> ἢ κοινόν τι ἄπασιν. 2) Tryphon I, Περὶ τρόπων, p. 193 Spengel, où l'un des modes de l'énigme est le tour κατὰ γλώτταν. 3) Sextus Empiricus, *Contre les grammairiens*, I, 313 : « Et il n'y a aucune différence entre l'interprétation d'une parole barbare et celle d'une locution rare (ἡ βαρβάρου λέξεως ἐρμηνευτὰς γίνεσθαι ἢ τῆς κατὰ γλώσσαν προενεχθείσης), puisqu'elles nous sont pareillement inhabituelles. » Trad. C. Dalimier dans Pellegrin, 2002.

<sup>60</sup> Voir en particulier *Poétique*, 1457 b 4. Un bon exemple de l'usage habituel des commentateurs est la double rédaction de la scholie ancienne au v. 538 de l'*Alexandra* : <ὀρθάγην> δὲ κατὰ γλώσσαν τὸν ξένον et <ὀρθάγην> τὸν ξένον κατὰ διάλεκτον ἀπτικήν. L'emploi κατὰ γλώσσαν appelle la glose dans une λέξις κυρίη. Évidemment, en pareil cas, le recours à une origine dialectale (ou idiolectale) peut relever de l'arbitraire des interprètes, confrontés à un mot de sens incertain : on ne réfute pas un usage.

<sup>61</sup> Voir les explications de Lallot, 1985, p. 77-79 ; je cite sa traduction (p. 43) pour Denys le Thrace, I, 1 (texte de l'éd. Uhlig). Le passage des scholies est le suivant : *Commentaria in Dionysii Thracis artem grammaticam, Scholia Londinensia*, p. 453 Hilgard.

<sup>62</sup> Un passage des *Entretiens* d'Épictète en fait usage dans le sens de « bavard, à l'éloquence facile » ; cf. Aulu-Gelle, I, 15, 17 (*quod genus homines a Graecis significantissimo uocabulo κατάγλωσσοι appellantur*). L'acception qui nous occupe se retrouve dans la pièce de l'*Anthologie* que je cite et chez Denys d'Halicarnasse, selon lequel Démosthène n'a imité de Thucydide que les audaces licites dans un discours : « quant à l'inusité dans le vocabulaire (τὸ δὲ κατάγλωσσον τῆς λέξεως), à l'insolite, au poétique, les considérant comme inadaptes aux plaidoyers réels, il s'en est dispensé », *Thucydide*, 53, trad. G. Aujac (CUF).

Χοιρίλος Ἀντιμάχου πολὺ λείπεται · ἀλλ' ἐπὶ πᾶσιν  
Χοιρίλον Εὐφορίων εἶχε διὰ στόματος  
καὶ κατάγλωσσ' ἐπόει τὰ ποιήματα καὶ τὰ φίλητρα  
ἀτροκέως ἤδει · καὶ γὰρ Ὀμηρικὸς ἦν.

Il s'en faut de beaucoup que Khoirilos vaille Antimakhos ; mais plus que tous,  
c'est Khoirilos qu'Euphorion avait aux lèvres.  
Ses poèmes étaient truffés de mots de grimoire et l'art des filtres  
lui était connu en ses détails : sans contredit, il y avait de l'Homère en lui<sup>63</sup>.

Quelle qu'en soit l'interprétation retenue<sup>64</sup>, ce réseau d'auteurs épiques témoigne au moins de réputations. Nous savons d'ailleurs que les œuvres d'Antimaque de Colophon comprenaient des γλῶσσαι, parmi lesquelles une glose homérique présente également chez Lycophon (οὔσα, v. 20)<sup>65</sup>. Euphorion, de son côté, fait partie des poètes obscurs notoires.

La conjecture de Meineke est érudite et adaptée, mais n'est peut-être pas nécessaire : le fait que la locution prépositionnelle soit courante rend probable sa substitution à l'adjectif plus rare dans les manuscrits, mais également possible son emploi par Lucien. Dans les deux cas, le jugement repose sur le même terme technique et condamne les emprunts dont Lexiphane, comme Lycophon, a nourri son propre idiome (φωνή) en succombant à la gourmandise lexicale<sup>66</sup>. Ce faisant, affirme le narrateur Lukinos, on peut stupéfier les profanes en prononçant des mots que les simples écoliers connaissent, mais on oublie de sacrifier aux divinités essentielles que sont les Grâces et la Clarté (§ 23-25).

La réputation de Dosiadas et Lycophon est donc transférée aux discours complaisants d'un personnage pédant. Ces auteurs sont caractérisés comme les représentants par excellence d'un type : leurs écrits révèlent la folie qui fait leur malheur et celui des lecteurs, la manie des reprises érudites<sup>67</sup>. Rappelons cependant que nous ne sommes pas en mesure de discerner d'une façon certaine, au sein de l'insolite, γλῶσσαι et mots forgés.

### 1.7. Lycophon mythographe : ἱστορία (1)

Les mêmes précautions s'imposent d'ailleurs lorsque l'on veut évaluer le matériau mythique sélectionné par Lycophon pour ses récits, puisque certaines variantes ne nous sont parvenues qu'à travers son texte. Dès l'« invention » des vignettes épiques qu'il met en série, l'opacité commande ses choix poétiques. Il devient ainsi une référence précieuse et commode pour les érudits. Son exposé des *histoires* fait du poète lui-même une source, de même que notre science mythologique s'appuie sur les *Scholies à Lycophon*.

Eustathe est exemplaire de ce recours à l'*Alexandra* comme une compilation de mythes. Tout aussi fréquente chez lui que l'incise *καθὰ καὶ ὁ Λυκόφρων οἶδεν* (« comme le sait

<sup>63</sup> *Anthologie grecque*, XI, 218. La tradition manuscrite lui donne pour auteur « Cratès ».

<sup>64</sup> Est-ce, comme il le semble *prima facie*, une satire d'Euphorion de Chalcis due à Cratès de Mallos, c'est-à-dire la trace d'une polémique littéraire menée par le bibliothécaire de Pergame contre celui d'Antioche ? Non, selon Pfeiffer, 1968, p. 243, *contra* Meineke (dont la correction au texte de Lucien trouve peut-être ici son origine). Le poème est par ailleurs transmis au milieu de satires de l'homosexualité (n<sup>os</sup> 216-217 et 219-225) ; une fois le doute jeté, R. Aubreton (*CUF*) nous montre que la double lecture peut aller très loin : dans cette « pure jonglerie de mots », il traduit *ποιήματα κατάγλωσσα* par « poèmes “bien léchés” » et l'explicite dans une note par « les *caresses de la langue* » — de fait, on peut penser au sens de (κατα)γλωττίζω et (κατα)γλωττισμός dans la comédie.

<sup>65</sup> Voir Pfeiffer, 1968, p. 94, n. 8 et l'apparat du fr. 57 dans *IE*<sup>2</sup>.

<sup>66</sup> Voir également *Comment il faut écrire l'histoire*, 57 : coupables de cette même *λχνεία*, Parthénios, Euphorion ou Callimaque seraient incapables de descriptions succinctes comme sait les faire Homère. Le mauvais auteur paraît mettre de côté son sujet (πράγματα, ou ἱστορία) et faire son propre jeu (τὸ σαυτοῦ δρᾶν παρεῖς τὴν ἱστορίαν). Les trois auteurs nommés sont, avec Lycophon, les cibles habituelles de ce genre d'incriminations. Voir à la rubrique suivante le passage d'Artémidore.

<sup>67</sup> Un malin génie les possède : cf. *Le Pseudologiste*, 25.

aussi Lycophron »), la formule *ιστορεῖ ὁ Λυκόφρων* (« Lycophron raconte ») nous rappelle que les *ιστορία* sont une catégorie d'informations qu'il exploite. Il est significatif qu'il puisse renvoyer au texte allusif de Lycophron, et tacitement aux commentaires qui en existaient, pour l'étiologie mythique du nom d'Ortygie : *καὶ ἡ μυθικὴ αἰτία κεῖται παρὰ Λυκόφρωνι* (« et le mythe qui en est la cause se trouve chez Lycophron »)<sup>68</sup> ; l'opérateur qu'est la forme verbale *κεῖται* a pour fonction habituelle d'indiquer le lieu d'une occurrence<sup>69</sup>.

Les corpus scholiastiques prennent de même l'*Alexandra* pour référence, soit en la mentionnant comme parallèle du texte expliqué (*ἡ ἱστορία παρὰ Λυκόφρωνι*, « l'histoire est chez Lycophron<sup>70</sup> »), soit en demandant au lecteur de se rapporter aux développements complets donnés dans la paraphrase composée pour ce texte (*εἰρήκαμεν δὲ τὴν ἱστορίαν πλατύτερον ἐν τῇ τοῦ Λυκόφρονος παραφράσει*, « nous avons raconté cette histoire plus longuement dans la paraphrase de Lycophron<sup>71</sup> »). La *Souda* conclut ainsi une entrée par une sorte de *confer*, au moyen de l'impératif qui sert dans cette encyclopédie à organiser les renvois internes : <Νέδων> ποταμὸς καὶ τόπος Λακωνικῆς. [...] Ζῆτει καὶ τὸν παρὰ Λυκόφρωνι, « <Nedôn> fleuve et lieu de Laconie. [...] Cherche-le également chez Lycophron<sup>72</sup>. »

Une référence explicite apparaît dans les concises ἐρμηνεῖαι rédigées par Manuel Holobolos (XIII<sup>e</sup> s.) pour faciliter la lecture de l'*Autel* de Dosiadas, déjà évoqué :

<Ὁ κτάντης> καὶ ὁ φονεὺς τοῦ <Θεοκρίτου> καὶ τὰς θεὰς κρίναντος Ἀλεξάνδρου, <ὁ καύτης> καὶ ὁ ἐνταφιαστὴς τοῦ <τριεσπέρου> <ἤγουν τοῦ ἐν τρισὶν ἡμέραις τε καὶ νυξὶν ὑπὸ Διὸς σπαρέντος> Ἡρακλῆος – γνώριμοι αὐταὶ αἱ ἱστορίαι ἐν τῷ Λυκόφρωνι.

<L'assassin> à savoir le meurtrier de <Théocrite> à savoir d'Alexandre, qui a jugé les déesses, <l'incendiaire> à savoir le fossoyeur d'Héraclès <à la triple nuit>, c'est-à-dire qui a été engendré en l'espace de trois jours et trois nuits par Zeus – ces histoires bien connues sont dans Lycophron<sup>73</sup>.

Les affinités des *τεχνοπαίγνια* avec le texte de Lycophron comportent en effet de véritables rencontres dans le choix des mots et des modes d'allusion. Celle que remarque en l'occurrence le scholiaste est frappante : Héraclès est désigné d'un composé comme le fils engendré par Zeus en trois nuits<sup>74</sup>. Des explications ont sporadiquement été avancées<sup>75</sup>, mais le sujet demande un traitement plus ample. Ici, on peut s'interroger sur ce que voulait dire exactement l'annotateur byzantin : n'est-ce pas *parce qu'elles* sont dans Lycophron que ces histoires sont bien connues ?

<sup>68</sup> Eustathe, *Commentarium in Dionysii periegetae orbis descriptionem*, 525. Le v. 401 de l'*Alexandra* (τύμβος δὲ γείτων ὄρτυγος πετρομένης, « et sa tombe est voisine de la caille pétrifiée ») ne se comprend que si l'on sait qu'Astéria, devenue caille (*ortux*), se jette dans la mer et devient l'île Ortygie, c'est-à-dire Délos.

<sup>69</sup> De là le sobriquet du personnage lexicomane d'Athénée, Ulprien *Κειτούκειτος* (Kekparoupas), qui a sans trêve à la bouche la question « est-ce quelque part ou pas ? » (*κεῖται ἢ οὐ κεῖται* ;) (I, 1 d-e).

<sup>70</sup> *Scholies à Homère, Scholia in Iliadem*, XXIV, 251.

<sup>71</sup> *Scholies à Pindare, Scholia et glossae in Olympia et Pythia, Olymp. XIII, 75* (détails relatifs à l'histoire de Médée). Cf. *Scholies à Pindare, Pyth. III, 178-179*.

<sup>72</sup> *Souda*, v 131, s.u. Νέδων. Le syntagme habituel est ζῆτει (περὶ τινος) ἐν τῷ X.

<sup>73</sup> *Scholies à Théocrite, Scholies à l'Autel de Dosiadas*, 9-12. Ces gloses ne citent que trois autorités : Philostrate, Hésiode, et Lycophron à deux reprises.

<sup>74</sup> Dosiadas substantive l'adjectif (v. 11), tandis qu'il est chez Lycophron l'épithète du mot « lion » (v. 33).

<sup>75</sup> Voir les notes de Buffière à son édition de l'*Anthologie (CUF)*. Reprenant une « séduisante hypothèse » de Wilamowitz, il imagine un cercle lettré dont Théocrite serait le centre, Dosiadas et Simias des membres et signale que Dosiadas a fait des emprunts à Lycophron, pour aboutir à la stigmatisation coutumière : « Simias, Théocrite, Dosiadas, rivalisaient d'ingéniosité... et les deux derniers d'obscurité ! Peut-être pour ridiculiser les Lycophron ! » (p. 214). Le rapprochement avec Lycophron est effectué jusque dans le bref article de la *Neue Pauly* consacré à Dosiadas par E. Robbins. Voir par ailleurs Pfeiffer, *op. cit.*, p. 120, ainsi que son édition de Callimaque (Index, s.u. Lycophron).

Le témoignage d'Artémidore de Daldis (II<sup>e</sup> s.) nous donne accès à un tout autre contexte intellectuel. Ce manuel est celui d'un interprète des rêves et non d'un commentateur de textes. Le statut de l'*Alexandra* y est déjà fermement établi.

*Τῶν δὲ τὰ λίαν μεγάλα αἰνίγματα προσαπόντων τοῖς ὄνειροις κατάπτυνε ὡς οὐκ ἔχοντων ἔννοιαν [ἤ] ὄνειρον φαντασίας ἢ τῶν θεῶν πανουργίαν καὶ κακοτροπίαν κατεγνωκότων, εἴ γε εἰς τσαύτην λέσχην ἐμβάλλουσι τοὺς ὄρωντας τοὺς ὄνειρους, ὥστε ἀντὶ τοῦ διὰ τῶν ὄνειρων μαθεῖν τὰ ἐσόμενα προσέτι καὶ ὅσα μὴ ἔστιν αὐτοῖς ἀνάγκη ζητοῦσιν· εὐ γὰρ ἴσθι ὅτι ἐνίους οὐδαμῶς ἐνδέχεται ἰδεῖν ὄνειρους. Οἶον λέγουσί τι τοιοῦτον. Ἀπολέσας τις ἀνδράποδον ἔδοξε λέγειν αὐτῷ τινα 'ἐν ἀστρατεύτοις ἐστί σου ὁ θεράπων'. Εὐρέθη ἐν Θήβαις ὁ θεράπων, ἐπειδὴ μόνοι οἱ Θηβαῖοι τῶν Βοιωτῶν οὐκ ἐστράτευσαν ἐπὶ Ἴλιον. Καὶ πάλιν λέγουσιν ὅτι νοσῶν τις ἔδοξε λέγειν αὐτῷ τινα 'τῷ μονοκρήπιδι θῦσον καὶ θεραπευθήσει'. Ἔθυσε τῷ Ἐρμῇ· φασὶ γὰρ τὸν θεὸν τοῦτον Περσεῖ ἐπὶ τὴν τῆς Γοργούς τομῆν ἀπιόντι <τὸ ἕτερον τῶν ὑποδημάτων δόντα> τὸ ἕτερον ἔχειν μόνον. Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα τοιαῦτα ἀναφέρουσιν, ἃ μᾶλλον τοὺς ἀπειρώς ἱστορίας ξένης ἔχοντας ἐλέγχειν ἔοικεν ἢ τοὺς ὄνειροκρίτας. Πάντα δὲ τὰ τοιαῦτα βουλομένῳ σοι μαθεῖν εὐκόλον, ἵνα πρὸς τούτους εὐαποκρίτως ἔχῃς· εἰσὶ γὰρ καὶ παρὰ Λυκόφρονι ἐν τῇ Ἀλεξάνδρῳ καὶ παρὰ Ἡρακλείδῃ τῷ Ποντικῷ ἐν ταῖς Λέσχαις καὶ παρὰ Παρθενίῳ ἐν <ταῖς> Ἐλεγείαις καὶ παρ' ἄλλοις πολλοῖς ἱστορίαι ξένας καὶ ἄτριπτοι.*

Conspue ceux qui attachent de trop profondes énigmes aux rêves comme gens qui n'ont nulle idée de ce que peut représenter un rêve ou qui accusent les dieux de duplicité et de malveillance, s'il est vrai du moins qu'ils empêchent ceux qui voient les songes dans un tel amas de subtilités que non seulement le rêve ne leur sert pas à apprendre l'avenir, mais qu'outre cela ils cherchent bien des choses qu'il n'est pour eux nullement nécessaire d'apprendre. Sache bien qu'il y a des rêves qu'il est absolument impossible de voir. On raconte par exemple ce rêve-ci. Un homme qui avait perdu un esclave rêva qu'on lui disait : « Ton serviteur est chez ceux qui ne se battent pas. » Son esclave fut trouvé à Thèbes, parce que, seuls des Béotiens, les Thébains ne participèrent pas à l'expédition contre Ilion. Et encore on raconte qu'un malade rêva que quelqu'un lui disait : « Sacrifie au dieu qui n'a qu'une sandale et tu seras guéri. » Il sacrifia à Hermès. La légende veut en effet que, quand Persée partit pour décapiter la Gorgone, Hermès lui donna l'une de ses sandales et n'en garda qu'une. Ils rapportent encore beaucoup d'autres choses pareilles, qui semblent plutôt confondre les gens peu au courant des légendes rares que les vrais onirocrites. Il t'est facile au surplus, si tu le veux, de t'instruire sur toutes ces sortes de sujets, pour que tu aies contre eux une réponse toute prête : il y a en effet et chez Lycophron dans son *Alexandra* et chez Héraclide du Pont en ses *Entretiens* et chez Parthénios en ses *Élégies* et chez beaucoup d'autres des légendes rares et non rebattues<sup>76</sup>.

Les rêves en question sont impossibles, selon l'onirocrite. Ce ne sont pas des récits à interpréter dans les règles de l'art, mais des faux que des imposteurs colportent auprès des crédules, par ignorance ou, plutôt, pour les impressionner. Ces « grandes énigmes » illusionnistes, dépourvues de valeur annonciatrice, sont en outre blâmables en ce qu'elles font accuser les dieux, tenus pour responsables de leur obscurité. Or, selon l'axiome herméneutique d'Artémidore, les dieux ne veulent jamais tromper, mais soit parlent clairement, soit « emploient des énigmes claires »<sup>77</sup>. La logique des rêves n'est pas apparentée à la complexité linguistique des devinettes. Elle ne doit pas occasionner la peine inutile de longues recherches. Les contrefaçons devraient donc être négligées et méprisées.

Observons que les deux rêves cités comportent un substrat linguistique. Ils se fondent en effet sur la condensation d'un récit historique (Thèbes et la guerre de Troie) ou mythique

<sup>76</sup> Artémidore, *La Clef des songes*, IV, 63. Trad. A.-J. Festugière.

<sup>77</sup> Premier cas : *οὐδὲν πράγμα παρέχουσιν οὐδὲ λέσχην διὰ τὸ ἀπλοῦν τῆς ῥήσεως*, « ils ne mettent en nul embarras ni n'empêchent en des subtilités à cause de la simplicité de leur langage » (IV, 71, unique autre occurrence du mot *λέσχη* chez Artémidore) ; second cas : *πάνν σαφῶς αἰνίσσονται* (IV, 22).

(Persée) en un adjectif composé (ἀστράτευτος et μονοζήπις<sup>78</sup>). La situation supposée confère à l'interprétation une urgence bien réelle : identifier le référent, c'est ici retrouver un bien perdu (l'esclave réfugié à Thèbes) ou garantir l'efficacité d'une guérison (par un sacrifice à Hermès). L'enjeu est aussi considérable que celui d'un énoncé oraculaire (oracles médicaux ou liés à la fondation d'une cité, si l'on précise le parallèle), et Artémidore nous montre que, comme dans le cas des oracles, les forgeries abondaient.

Le bon onirocrite pourrait ainsi légitimement ne pas se sentir concerné. Dans ce chapitre, le maître croit utile cependant de fournir à l'apprenti les armes qui lui éviteront de passer pour inférieur aux faux interprètes. Sur le terrain de cette joute pseudo-technique<sup>79</sup>, il suffit de connaître les détails mythiques de moindre circulation. Sans doute faut-il entendre que l'on sera, grâce à la lecture des sources citées, capable de répliquer au moment même où ce genre de pièges sera tendu : soit en trouvant la réponse — il s'agit en ce cas véritablement d'un ἀγών entre professionnels, et non d'une consultation —, soit en exposant le songe controuvé.

Dans l'expression *ιστορίαί ξέναι*, l'adjectif « étranger », ou « étrange », correspond au ξενικόν d'Aristote, à la fois épice et danger du style ; l'adjectif métaphorique ἄτριπος, parfois pris en un sens positif, ne l'est probablement pas ici. Ces récits peu communs sont donnés comme la matière privilégiée de Lycophron, nommé en tête de la liste. Lui sont adjoints deux poètes érudits : Héraclide du Pont le Jeune (I<sup>er</sup> s.)<sup>80</sup>, grammairien auteur d'un recueil de Λέσχαί (*Cancans*), et Parthénios (I<sup>er</sup> s. avant n.è.), fervent interprète de Callimaque et d'Euphorion dont les élégies sont perdues mais l'obscurité bien attestée<sup>81</sup>.

### 1.8. Expliquer Lycophron : école et exégèse

Stace (I<sup>er</sup> s.) loue, dans un hommage funèbre qu'il lui rend, la capacité pédagogique de son père. Celui-ci avait coutume d'enseigner les textes les plus difficiles de l'héritage grec.

*Tu pandere doctus  
carmina Battiadae latebrasque Lycophonis atri  
Sophronaque implicitum tenuisque arcana Corinnae.*

<sup>78</sup> Ces deux mots illustrent le rôle de premier plan volontiers dévolu dans les textes « énigmatiques » aux adjectifs en ἄ- privatif et aux numéraux. Facteurs d'oxymore et vecteurs d'une focalisation sur tel moment précis d'une narration, ils réalisent efficacement une description définie assez opaque. Dans l'*Alexandra*, ces adjectifs sont le moyen de caractérisations décisives de cet ordre aux v. 36 (« foyers sans flammes »), 50 (« ruse sans épée »), 350 (« demeure sans toit »), 386 (« art dont le sommeil est banni »), 566 (« immortels et mortels »), 627 (« sans ailes, elles reviendront »), 629 (« traces sans pieds »), 750 (« de l'alcyon, rejeton inapte au vol ») et 1157 (« plantes sans fruits »), ainsi qu'aux v. 659 (« le fauve à la prunelle unique ») et 1310 (« le chef à la sandale unique »). Dans ce dernier exemple lycophronien, nous trouvons le terme même mentionné par Artémidore, μονοζήπις, qui désigne cette fois Jason.

<sup>79</sup> Je comprends ἐλέγγειν comme « mettre à l'épreuve », donc « révéler en éprouvant », mais il est difficile de ne pas rapprocher ce terme de son usage dialectique platonicien et, plus encore, de sa spécialisation chez Aristote (voir la mise au point de L.-A. Dorion, 1995, dans son introduction aux *Réfutations sophistiques*). N'est-il pas question ici d'un conflit de méthodes et d'intérêts entre professionnels d'un certain discours interprétatif ? La casuistique captieuse des onirocrites de mauvais aloi serait alors dénoncée par le spécialiste légitime comme la sophistique l'est par le philosophe.

<sup>80</sup> Non pas l'académicien (comme le pensait encore Festugière), mais l'élève de Didyme. Voir la citation qu'en fait Ulprien en le nommant τὸν Ποντικὸν λεσχηνευτήν (Athénée, XIV, 649 c), ainsi que l'*Etymologicum Gudianum*, 297, s.u. Κάνωβος.

<sup>81</sup> Nous avons déjà vu que Parthénios figurait dans une liste d'auteurs amphigouriques chez Lucien (*Comment il faut écrire l'histoire*, 57). On peut ajouter qu'une épigramme le dénonce, avec Callimaque, comme l'un des principaux pilleurs de l'épopée (*Anthologie*, XI, 130). Enfin, dans une anecdote étonnante rapportée par Galien, il ne parvient pas à trancher la dispute de deux γραμματικοί au sujet d'un vers qu'il a composé : voir Boudon-Millot et Pietrobelli, 2005, p. 172-173.

Toi, dont la science ouvre  
les chants du Battiade et les caches du sombre Lycophron,  
Sophron l'inextricable et les arcanes de la délicate Corinne<sup>82</sup>.

En une dizaine de vers (148-158), et avant de revenir à Homère, le plus grand de tous, l'auteur dresse la liste des poètes que son père expliquait dans son école de Naples : Homère, Hésiode, Épicharme (peut-être), Pindare, Ibycos, Alcman, Stésichore, Sappho, Callimaque, Lycophron, Sophron, Corinne. Ce catalogue respecte la hiérarchie des genres et la chronologie en s'ouvrant sur l'épopée archaïque avant de citer les membres principaux du canon mélique ; le comique Épicharme est inséré à sa place temporelle. Viennent ensuite deux représentants de la poésie alexandrine, souvent associés, Callimaque et Lycophron. Le premier est désigné par une périphrase généalogique qui est empruntée à l'une de ses épigrammes, tandis que l'*Alexandra* devient ici le lieu sombre où se cache un auteur lui-même obscur, par l'effet d'une hypallage courante. Si cette image est peut-être inspirée par les nombreuses cavernes et cachettes qui interviennent dans le poème, elle l'est assurément par l'association constante de l'obscurité physique qui dérobe à la vue et des ténèbres intellectuelles d'un sens empêché. Le curieux retour vers le V<sup>e</sup> s. avant n. è. qu'opère l'ajout de Sophron, compositeur de mimes, et de Corinne, autre poétesse lyrique, n'étonne pas dans le fil du texte, en raison des qualités qui leur sont prêtées : le premier est dit embrouillé et la seconde, secrète<sup>83</sup>.

Ce témoignage est le plus ancien que nous possédions sur Lycophron. On voit que la représentation favorisée par ses sujets et la manière noire du texte lui-même y est déjà formée. Même s'il faut faire la part de la versification contraignante du catalogue et de la mystique herméneutique prodiguée par Stace dans l'éloge d'un défunt, cette première référence est la version latine de l'étiquette « Lycophron l'Obscur » que nos sources ressassent et doit s'appuyer sur une tradition diffuse. Plus important, elle a pour cadre la routine de l'explication scolaire des textes que l'on tient pour dignes d'être enseignés<sup>84</sup>.

Aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., une autre mention de Lycophron liée à la pratique exégétique apparaît, dans une chaîne d'auteurs obscurs, au sein du vaste projet des *Stromates* de Clément d'Alexandrie.

*Καὶ μυρία ἐπὶ μυρίοις εὗρομεν ἂν ὑπὸ τε φιλοσόφων ὑπὸ τε ποιητῶν αἰνιγματωδῶς εἰρημένα, ὅπου γε καὶ ὅλα βιβλία ἐπικεκρυμμένην τὴν τοῦ συγγραφέως βούλησιν ἐπιδείκνυται, ὡς καὶ τὸ Ἡρακλείτου περὶ φύσεως, ὃς καὶ δι' αὐτὸ τοῦτο Σκοτεινὸς προσηγόρευται. Ὁμοία τούτῳ τῷ βιβλίῳ καὶ ἡ Φερεκίδου θεολογία τοῦ Συρίου. Εὐφορίων γὰρ ὁ ποιητὴς καὶ τὰ Καλλιμάχου Αἴτια καὶ ἡ Λυκόφρονος Ἀλεξάνδρα καὶ τὰ τούτοις παραπλήσια γυμνάσιον εἰς ἐξήγησιν γραμματικῶν ἔκκειται παισίν.*

Et nous trouverions des milliers et des milliers de passages où philosophes et poètes ont parlé un langage indirect ; aussi bien des livres entiers présentent sous un voile le dessein de leur auteur : ainsi le traité d'Héraclite *De la nature* ; c'est pour cette raison qu'il a été appelé l'« Obscur ». La théologie de Phérécyde de Syros est aussi semblable à cet ouvrage. Et le poète Euphorion, les *Causes* de Callimaque, l'*Alexandra* de Lycophron et les œuvres analogues s'offrent comme matière d'exercice pour l'explication à la confrérie des philologues<sup>85</sup>.

<sup>82</sup> Stace, *Silves*, V, 3 (*Epicedion in patrem suum*), 156-158.

<sup>83</sup> La coïncidence avec le jugement de Démétrios sur Sophron est remarquable (§ 153, dans une définition lapidaire du γοῖφος comme rupture logique) ; ses mimes avaient par ailleurs un caractère populaire et étaient rédigés dans un dialecte syracusain. On suppose que les difficultés de Corinne, dont les fragments sont au contraire réputés fort simples (*tenuis*, peut-être un terme technique, convient mieux), sont celles des dialectes grecs, puisque sa langue possède des traits béotiens.

<sup>84</sup> Voir McNelis, 2002.

<sup>85</sup> Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 8, 50, 3. Trad. A. Le Boulluec.

Le livre V administre les preuves de la thèse du larcin, selon laquelle les sommets du paganisme ont été atteints grâce au pillage secret de la parole divine et de la manière des Écritures. Une pièce centrale du réquisitoire est l'évidence de l'occultation (ἐπίκρυψις) pratiquée par les Grecs. Au service de sa démonstration, dont on retiendra qu'elle concerne une obscurité intentionnelle et étendue à l'ensemble d'une production, tous genres confondus, Clément agrège plusieurs réputations : après Héraclite, qui est l'Obscur par excellence, et le philosophe Phérécyde<sup>86</sup>, vient la liste traditionnelle d'Euphorion, Callimaque et Lycophron. Comme dans d'autres énumérations, la conclusion par un *etc.*, ou plutôt *et similia* (τὰ τούτοις παραπλήσια), montre surtout la place éminente des auteurs cités dans le canon.

Ce passage est très généralement cité comme un témoignage sur l'usage scolaire de l'*Alexandra*. La traduction que je reprends ici comprend que γραμματικῶν est le complément de παισίν et que ce dernier mot ne désigne pas les jeunes élèves (le datif est souvent rendu par « à l'intention des enfants »), mais la « lignée », la « race », voire l'« engeance » des professeurs<sup>87</sup>. En réalité, le sens ne change pas outre mesure, si les γραμματικοί se définissent aussi par leur enseignement. Néanmoins, l'accent porterait davantage sur la critique, topique et renforcée par la perspective chrétienne, des virtuosités exégétiques païennes.

## 2. Les Scholies à Lycophron

À défaut d'une étude complète, je fais figurer ici les remarques particulières ou particulièrement importantes contenues dans ce corpus. Les problèmes discutés et la terminologie utilisée sont le résultat d'une accréation savante (voir 1.1), mais leur intérêt est renforcé par le complet silence sur Lycophron des traités de rhétorique et de critique littéraire.

Chaque citation est suivie d'un sigle indiquant si elle appartient aux *scholia vetera* (S) ou aux scholies et au commentaire de Tzetzés (T), qui en reprend l'essentiel. Dans l'édition de Scheer, ces deux types d'annotations, rédigées parfois à mille ans d'intervalle, sont fondues « en un seul corps ». Cette décision paraît « absurde » à Leone, qui n'édite que les scholies anciennes<sup>88</sup> ; ce sont elles aussi que citent habituellement les critiques, soucieux d'exploiter des données antiques en elles-mêmes d'un traitement délicat. L'ensemble de notes tardo-byzantines est pourtant le plus instructif pour mon propos, bien que sa préface, les intrusions de l'érudit et l'élargissement de la technique du commentaire au delà de la glose posent le problème des limites du genre savant des scholies<sup>89</sup>. Enfin, il ne faut pas oublier que les scholies consultées par Tzetzés pouvaient être plus riches parfois que celles qui nous sont parvenues.

### 2.1. L'hypothèse des chorizontes

L'interprétation des v. 1226-1280 et 1435-1450 est lourde de conséquences chronologiques et générales : comment Lycophron peut-il évoquer comme il le fait les Romains ? quel est le descendant de Cassandre promis à la gloire ? Hors du texte, l'aliment primordial de la « question lycophronienne » est la scholie au v. 1226 : *Φασὶ γὰρ Λυκόφρονος ἑτέρου εἶναι τὸ ποίημα, οὐ τοῦ γράψαντος τὴν τραγωδίαν · συνήθης γὰρ ὦν τῷ Φιλαδέλφῳ οὐκ ἂν*

<sup>86</sup> Voir sur Héraclite le dossier constitué par Mouraviev, 2002 ; sur Phérécyde, voir Diogène Laërce, I, 122 et Proclus, *in Tim.*, I, p. 129 Diehl.

<sup>87</sup> L'usage est notamment attesté chez Clément lui-même et chez son contemporain Athénée.

<sup>88</sup> Leone, 2002, p. XXII.

<sup>89</sup> Ceccarelli et Steinrück, 1995, regrettent que l'on écarte « le texte de Tzetzés avec les problèmes, mais aussi les indications, qu'il comporte » (p. 87, n. 44) et pensent que leur étude de cas a « montré l'intérêt d'une étude plus poussée de la tradition des scholies et du commentaire de Tzetzés à Lycophron », notamment du point de vue de « la réception de l'œuvre de Lycophron dans l'Antiquité » (p. 89). L'attribution du commentaire à Isaac Tzetzés, et non à son frère Jean, n'est pas aussi évidente à leurs yeux qu'elle l'était à ceux de Scheer.

*περὶ Ῥωμαίων διελέγετο* (S), « Ils disent en effet que le poème est d'un autre Lycophron, non de celui qui a écrit la tragédie : familier de Philadelphie, il ne parlerait pas des Romains<sup>90</sup>. »

Le problème est aigu, car il demande de tenir compte, dans l'ensemble de la note, d'incertitudes textuelles et d'un jugement dénigrant de Tzetzés sur la scholie ancienne. Je me bornerai ici à rappeler que la question de la datation dépend aussi d'une appréciation stylistique. Si le critique doit naviguer entre l'option d'une obscurité intentionnelle (à des fins politiques ?) et celle d'une obscurité contingente (l'état du texte est accidentel et dû pour partie aux interventions malavisées ou « premiers soins<sup>91</sup> » de copistes que le style rend plus hardis), c'est parce que le passage est le meilleur exemple d'une référence opaque dans l'*Alexandra*.

## 2.2. Lycophron, un nom parlant ?

*Ὡς καὶ τὸ διὰ τί λέγεται Λυκόφρων ; Διὰ τὸ αἰνιγματωδῶς καὶ πανούργως λέγειν · καὶ γὰρ οἱ λύκοι πανούργοι* (S), « Pour quelle raison le nomme-t-on Lycophron ? Parce qu'il parle d'une façon énigmatique et astucieuse : les loups aussi sont astucieux<sup>92</sup>. » Une telle remotivation d'éléments onomastiques courants suit sans doute l'invitation du poème « énigmatique », en inscrivant jusqu'au nom de l'auteur dans le réseau dense des métaphores animales qui y sont omniprésentes<sup>93</sup>. Il serait téméraire de suggérer que la scholie retienne la possibilité d'un pseudonyme, mais peut-être Lycophron joue-t-il lui-même sur son nom lorsqu'il dissimule ses personnages derrière de tels masques<sup>94</sup>. Tzetzés prend en tout cas cette remarque pour exemple des absurdités suscitées par le texte (*Ταῦτα δὲ καὶ ψυχρὰ εἰσιν, ὅμως διὰ τινὰς τῶν μωρῶν τῶν τοιαῦτα λήρα ἀπορούντων γραπτέον καὶ ταῦτα* (T), « Voilà de plates plaisanteries, mais, parce qu'il y a d'ineptes personnages pour s'interroger sur de telles sottises, force est de les consigner aussi »).

## 2.3. Lycophron mythographe : ἱστορία (2)

Tout comme les sources mentionnées plus haut, les scholies reconnaissent à l'ouvrage son insigne qualité de trésor de récits. C'est le cas dès le prologue de Tzetzés.

*Οὗτος ὁ Λυκόφρων τοῖς φιλιαναγνωστοῦσι τῶν νέων χαριζόμενος τὸ παρὸν βιβλίον ἐξέθετο ἱστοριῶν τυγχάνον ἀνάμεστον · τὰ γὰρ ἀφ' Ἡρακλέος καὶ τῶν Τρωικῶν μέχρις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνα καὶ κατωτέρω συντεμῶν πάντα γράφει καὶ περὶ τὸ τέλος τοῦ βιβλίου ἀνατρέχει καὶ κατ' ἐπιδρομὴν λέγει καὶ τὴν ἀρπαγὴν τῆς Ἰοῦς τὴν παρὰ τῶν Φοινίκων, ὅθεν ὁ πόλεμος ἀνεροράγη βαρβάρους καὶ Ἑλλήσιν.* (T)

<sup>90</sup> Σ 1226. Voir West, 1983 (spécialement p. 131, n. 53), Ceccarelli et Steinrück, 1995, ainsi que Lambin, 2005, p. 17.

<sup>91</sup> « Scribal first aid » dit West, 1983, p. 115.

<sup>92</sup> Σ *Γένος Λυκόφρονος*, l. 88-90. Glose parallèle chez Hésychius, *Lexique*, λ 1401 : <Λυκόφρων> · δεινόφρων, ἴψυψήφρων (« <À l'esprit de loup [lukophrôn]> : à l'esprit rusé »). Un manuscrit de Tzetzés porte *φερωνύμως λέλογχε τὴν κλησιν* (sic) *μόνος σκοτεινὰ φράζων ἢ φρονῶν ὁ λυκόφρων* (Scheer, 1908, p. 1) et annonce donc, dès le titre des scholies, que Lycophron est un φερώνυμον ὄνομα, classe de mot à part entière selon Denys le Thrace (« Le juste-nom (φερώνυμον) est celui qui est institué à la suite de quelque événement » : voir Lallot, 1985, p. 55, et commentaire p. 154).

<sup>93</sup> Voir Ciani, 1973, Cusset, 2001 et Lambin, 2005.

<sup>94</sup> Fraser, 1996 suggère la pseudonymie. Cusset, 2001 fait l'hypothèse extrême de la paragrammatisation (troublante p. ex. au v. 723, où les lettres du nom propre et le mot *lukos* rencontrent la racine d'*onoma*, indice métadiscursif fréquent).

Lycophron, notre auteur, pour le plaisir des jeunes gens amateurs de lecture<sup>95</sup>, a mis au jour le présent livre, qui est tout entier rempli d'histoires. Car il écrit, depuis Héraclès et la guerre de Troie jusqu'à Alexandre de Macédoine et au delà, tous les faits en abrégé ; vers la fin du livre, il revient en arrière et parle aussi, d'une manière cursive, de l'enlèvement d'Io par les Phéniciens, qui fit éclater la guerre entre les barbares et les Grecs<sup>96</sup>.

L'*Alexandra* est ainsi présentée comme un abrégé d'histoire grecque. Le commentateur insiste sur l'impression de sommaire<sup>97</sup> que produit le texte. Les termes qu'il emploie rappellent ceux d'Eustathe (*ἐπιτρέχοντα, ἐπιτέμνοντα* : voir 1.5) et l'on peut en outre penser que l'analyse se double d'une critique, sensible dans *ἀνάμεστον* (« saturé »), *τῶν νέων* (voir la note de traduction) et *κατ' ἐπιδρομήν*<sup>98</sup>.

Sans conteste, la tâche des scholiastes est largement de redéployer les histoires présentes *in nuce* chez Lycophron. Ils le font quelquefois, mais rarement, en approuvant la version rapportée :

*Καλλίστως τοῦτο γέγραφεν ὁ Λυκόφρων ὅτι <ταυρομόρφω> πλοιαρίῳ ἐκ Φοινίκης ἀρπάσαντες τὴν Εὐρώπην οἱ Κρήτες ὄχοντο. Ληροῦσι γὰρ οἱ μυθολογῶντες ὅτι ὁ Ζεὺς ταῦρος γεγονώς αὐτὴν ἤρπασεν. Ἔχει δὲ καὶ ἄλλως ὁ νῦν μῦθος· Ταῦρος ὁ Κνώσσιος [...] ἀνήρπασεν αὐτήν. (T)*

C'est d'une manière excellente que Lycophron a écrit que les Crétois, après avoir enlevé Europe, ont quitté la Phénicie sur une embarcation à la forme taurine. Car ce sont des sornettes que racontent les mythographes lorsqu'ils disent que Zeus, changé en un taureau, l'a enlevée. Il y a encore une autre version du présent mythe : Tauros de Cnossos [...] s'est emparé d'elle<sup>99</sup>.

Le plus souvent, il s'agit de corriger Lycophron, précisément parce qu'il s'écarte des récits habituels. Soit qu'il confonde deux mythes : *πεπλάνηται ὁ Λυκόφρων περὶ τὴν ὁμωνυμίαν* (S), « Lycophron fait erreur sur cette homonymie<sup>100</sup>. » Soit qu'il trahisse le modèle homérique : *Κακῶς δὲ καὶ νῦν ὁ Λυκόφρων πρὸς τὴν Ὀμηρικὴν γραφὴν λέγει* (T), « Ici encore, Lycophron s'exprime d'une manière erronée, si l'on compare avec le texte homérique<sup>101</sup>. »

C'est bien sûr Tzetzés qui donne à ces critiques de l'ampleur, et une certaine acrimonie. Elles portent tantôt sur le contenu même des récits scandaleux, et sont alors solidaires du regard porté sur les mythes en général (voir 2.5) : *Ἄλλὰ ταῦτα μὲν πέπλασται καὶ μεμυθολόγηται, τὸ δ' ἀληθὲς οὕτως ἔχει [...]* (T), « Mais ce sont là des récits fabriqués et

---

<sup>95</sup> Lambin, 2005, p. 15 traduit *τοῖς φιλαναγνωστοῦσι τῶν νέων* par « lecteurs amateurs de nouveautés ». Mais les autres occurrences connues de *φιλαναγνώστης* et de *φιλαναγνωστέω* (des formes substantivées du verbe désignant « les lecteurs ») n'ont pas de complément (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, VIII, 2 ; Diodore de Sicile, I, 3, 6 ; I, 77, 1 ; II, 54, 7 ; XVI, 1, 2 ; XVIII, 1, 6). Il me semble donc préférable de voir ici un génitif partitif et une allusion à la visée pédagogique du récit mythographique — en même temps, peut-être, qu'une critique implicite d'un Lycophron prêt à flatter le goût des néoi de son époque. Comparer avec l'épigramme de Tzetzés contre l'obscurité pédantesque de l'*Alexandra*.

<sup>96</sup> Σ *Γένος Λυκόφρονος*, l. 19-26.

<sup>97</sup> Pour reprendre l'opposition narratologique entre scène et sommaire popularisée par Genette, 1972.

<sup>98</sup> Pour cette dernière expression, cf. Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Pompée Géminos*, 3, 9 : Thucydide mentionne les réussites athéniennes *φάυλως πως καὶ ἐξ ἐπιδρομῆς*, « assez maladroitement et à la va-vite » (trad. G. Aujac, CUF).

<sup>99</sup> Σ 1299.

<sup>100</sup> Σ 488. Ancaios, père d'Agapènor, et Ancaios de Samos, tous deux tués par un sanglier, sont confondus par Lycophron, « volontairement ou non » (Lambin, 2005, *ad loc.*) : peut-être le poète cherche-t-il un effet de surimpression.

<sup>101</sup> Σ 677 bis. Il s'agit de la nourriture donnée par Circé aux compagnons d'Ulysse.

des fables. La vérité, la voici [...] <sup>102</sup>. » Tantôt, c'est le mode du récit qui est blâmé : *Ὅμως δὲ ὁ Λυκόφρων μὴδ' ὄλως τῆς ἀληθείας ἢ καὶ τοῦ πιθανοῦ πεφροντικῶς οὕτω φησὶ τὴν ἱστορίαν [...]* (T), « Et pourtant Lycophron, sans se soucier nullement de la vérité ni même de la vraisemblance, raconte ainsi l'histoire [...] <sup>103</sup> » ; *Κακῶς δὲ καὶ συγκεχυμένως καὶ ἀδιαθρότως ὁ Λυκόφρων τὴν περὶ Ὀδυσσέως ἱστορίαν λέγει* (T), « Lycophron raconte mal l'histoire d'Ulysse, d'une manière confuse et décousue <sup>104</sup>. » Par défaut de linéarité ou de clarté dans la progression, la narration devient inintelligible :

*Καὶ ταῦτα μὲν οὕτω, τὸ δ' ἐνταῦθα σύμπαν χωρίον ἀνοήτως ἔγραψεν ὁ Λυκόφρων, εἰ μὴ τι μικρὸν ἡμεῖς αὐτῷ βοηθήσαντες τὸ δέον ἀναπληρώσαιμεν. Σκοπεῖτω δὲ πᾶς ὁ βουλόμενος, ὅπως ἔχει ἐνταῦθα κακῶς ἡ γραφή. (...) Αἱ δὲ ἱστορίαι πᾶσαι ἐλέχθησαν.* (T)

« Voilà donc ce qu'il en est. Mais l'ensemble de ce passage a été écrit par Lycophron d'une manière incompréhensible, à moins que nous ne l'aidions un peu et complétions comme il se doit. Que chacun examine à quel point le texte est ici mauvais. [...] Toutes les histoires ont été exposées <sup>105</sup>. »

Le récit ne se suffit pas : sans se contenter de rappels ponctuels, Tzetzès en arrive, dans une paraphrase qui intègre les termes de l'auteur, à une véritable réorganisation de la syntaxe narrative (*οὕτω ταῦτά τις συνταπτέτω*).

#### 2.4. Éléments de critique stylistique : figures et licence ; critiques variées

Le métalangage scholiastique qui affleure dans ce corpus correspond, comme ailleurs, aux catégories d'une vulgate critique. Ces outils, plus ou moins adaptés à l'œuvre commentée, appartiennent globalement à une tradition aristotélicienne, souvent enrichie de la terminologie hermogénienne et de celle des *progumnasmata*, prédominantes dans le cursus byzantin <sup>106</sup>.

L'effort constant du commentaire est d'éclairer les expressions figurées, qui, lorsqu'elles ne font pas simplement l'objet d'une glose, sont signalées par des formules du type *κυρίως ἢ λέξις ἐπὶ X*, « l'expression courante pour X est », ou *τροπικὴ ἢ λέξις καὶ μεταφορικὴ ἀντὶ τοῦ X*, « c'est une expression figurée et métaphorique pour X ». Dans ce qui suit, je souligne des usages plus caractéristiques.

Tzetzès emploie avec insistance la notion de « licence » poétique (*ἄδεια*), qui retrouve presque son sens non technique d'« impudence ». Ses observations concernent notamment la métrique de Lycophron. Ainsi, à propos du mot *πόριον*, dont il veut redoubler la liquide : *Οὗτος δὲ ὁ Λυκόφρων οὐ ποιητικῆ ἀδεία, ἀλλὰ μυρία τοιαῦτα ποιεῖ* (T), « Notre auteur, Lycophron, sans que ce soit pourtant en vertu de la licence poétique, recourt à ce procédé en des endroits innombrables <sup>107</sup>. » Ailleurs, il propose une correction justifiée au texte que nous lisons encore dans les paraphrases anciennes (*κορέσαι*) :

*<Κορέσαι> · β' βραχέα εἰς δευτέραν χώραν ποίας ἀδείας ἐστίν, οὐκ οἶδα. Ἐγὼ δὲ ἀπορήσας διὰ τὸ μὴ εὐρίσκειν αὐτόθι τινὰ ποιητικὸν τρόπον τὸν ἐκτείνοντα αὐτὸ β' <σσ> ἔγραψα ὡς ἐπὶ τῶν ἡρωϊκῶν, ἵν' εἴη αἰολικόν.* (T)

<sup>102</sup> Σ 277. Achille ne peut être soupçonné de lâcheté : il n'était donc pas à Skyros parmi les jeunes filles, mais son désir l'a poussé, après son mariage avec Déidamie, à se rendre dans le gynécée. *Ἄλλά* indique l'amorce de la rectification par Tzetzès de la scholie ancienne.

<sup>103</sup> Σ 980. Condamnation des ellipses.

<sup>104</sup> Σ 740.

<sup>105</sup> Σ 843.

<sup>106</sup> Sur ce sujet, voir p. ex. Kustas, 1973, Richardson, 1980 et Meijering, 1987.

<sup>107</sup> Σ 184.

<Κορέσσαι> : quelle licence autorise à avoir deux brèves en deuxième position, je l'ignore. Dans mon embarras, faute de trouver ici quel tour poétique est capable de l'allonger, j'ai écrit <σσ> comme dans les vers héroïques, afin d'en faire un éolisme<sup>108</sup>.

Cette licence métrique rejoint en fait la déformation généralisée, de la langue et de l'histoire, par laquelle le poète se faciliterait la tâche :

*Ὁ δὲ Λυκόφρων ἀδεία στιχουργίας πῆ μὲν διπλασιάζει τὰ σύμφωνα, πῆ δὲ ἀφαιρεῖ τὰς διπλῶς καὶ ἀπλῶς εἰπεῖν παντοίως τὴν ἀλήθειαν συγγέει καὶ ἱστοριῶν ψεύδει καὶ βαρβάρους παραφθοραῖς καὶ τόπων καὶ λέξεων, οἷς πᾶσι καὶ σκυτεὺς χρῆσάμενος οὐκ ἂν ἐστενώθη πρὸς στιχουργίαν. (T)*

Lycophron, par la licence consentie aux versificateurs, tantôt redouble les consonnes, tantôt supprime les lettres doubles, et, pour le dire sans ambages, il jette la confusion dans la vérité de toutes les manières possibles, par les erreurs qu'il sème dans les histoires et par les formes barbares et estropiées qu'il donne aux lieux et aux mots — tous usages qui laisseraient à un cordonnier même la latitude de versifier<sup>109</sup>.

*Τὸ δὲ παπταλόμεναι ἀδεία Λυκοφρονεία ἐλέχθη. Ἰππώνακτος γὰρ ἐστὶν ἡ λέξις καὶ δηλοῖ τὸ περιβλέπουσαι. Ἄλλ' ἐκεῖνος παμφαλήσαι τὸ ἰδεῖν λέγει, οὐ παπταλήσαι, ὥσπερ νῦν φησιν οὗτος, περὶ δὲ τὸ τέλος μετὰ μικρὸν ἐρεῖ [...]. Τοιαύτη γοῦν ἀδεία χρώμενος πῶς οὐκ ἂν περὶ οὐ βούλοιτο μετρικῶς γράψοι ; (T)*

Quant à *παπταλόμεναι*, il est employé en vertu de la licence lycophronienne. Le mot en effet appartient à Hipponax et renvoie à *περιβλέπουσαι* ; mais ce dernier dit *παμφαλήσαι* pour voir, et non *παπταλήσαι*, comme le dit dans le présent passage notre auteur, qui d'ailleurs, vers la fin, un peu plus loin, le dira lui aussi. En ayant recours à une telle licence, ne pourrait-on pas écrire en mètres sur tout sujet que l'on voudra<sup>110</sup> ?

Les seuls adjectifs dérivés du nom de Lycophron se trouvent dans ces passages de Tzetzès et ont une fonction polémique : *Λυκοφρόνειον σάκκον ἀλληγοριῶν, ἀδεία Λυκοφρονεία, ἀδεία Λυκοφρονική* et *Λυκοφρονέην ἰνγῆν*<sup>111</sup>.

L'un des chefs d'accusation les mieux étayés par Tzetzès, sinon les plus respectueux du projet poétique de Lycophron, est le grief d'incohérence. Au sujet des voyages d'Ulysse et de sa double mort, par exemple :

*Καὶ ὁ μὲν Τζέτζης κακοπλάστως αὐτὸν φησι τὸν Λυκόφρονα γράφειν καὶ ἐναντίως οὐ μόνον τοῖς ἄλλοις, ὡς ἔδειξε πολλάκις, ἀλλὰ καὶ αὐτὸν ἐαυτῷ [...] Ταῦτά φησιν ὁ Τζέτζης περὶ τούτων τῶν κακοπλάστων καὶ ἀνακολούθων καὶ ἐναντίων [...]. (T)*

« Et Tzetzès affirme que Lycophron lui-même écrit d'une manière incohérente et non seulement en contredisant les autres, comme il l'a souvent montré, mais aussi en se contredisant lui-même [...] Voilà ce que dit Tzetzès au sujet de ces incohérences, de ces inconséquences et de ces contradictions [...]»<sup>112</sup>.

<sup>108</sup> Σ 1171.

<sup>109</sup> Σ 817. Cet artisan devenu poète fait songer au *topos* néoplatonicien (tiré du *Théétète*, 180 d) qui veut que la sagesse doive être tenue hors de portée des *σχυτοτόμοι* (avec lesquels conversait pourtant Socrate).

<sup>110</sup> Σ 1162. Même faiblesse alléguée dans le recours à des ethniques inattendus, voir Σ 615 : *Ὁ δὲ σοφὸς οὗτος Λυκόφρων οὐκ οἶδ' ὅποια ἀδεία τοὺς Φαίακας καὶ Δαννίους ἦτοι τοὺς Καλαβροὺς Αὔσονας καλεῖ* (T), « Notre habile Lycophron, par je ne sais quelle licence, nomme Ausoniens les Phéaciens et les Dauniens, soit les Calabrais. » (Cf. v. 922 et 1254.)

<sup>111</sup> Respectivement : Σ 673 bis, 1162, 1298 et 1471. Voir, ici même, 2.5 et 3.1.

<sup>112</sup> Σ 805. Le terme *κακόπλαστος* vient d'Hermogène (dans *Sur les états de cause*, 1, Patillon, 1997 le rend par « mal imaginé ») ; un commentateur le définit ainsi : *κακόπλαστον δὲ ἐστὶ τὸ παρὰ ἱστορίαν, ὅταν μὴ*

D'autres termes pour une critique semblable : *Καὶ νῦν μὲν ὁ βάρβαρος καὶ ἀπρόσεκτος Λυκόφρων [...], μετὰ μικρὸν δὲ προῖὼν ἐρεῖ [...]* (T), « Dans le présent passage ce barbare téméraire de Lycophron [...], mais un peu plus loin il dira [...] »<sup>113</sup>. À quoi répond un rappel en forme d'invective dans le passage ultérieur : *ὁ φλύαρος οὗτος εἶπεν ὁ Λυκόφρων* (T), « notre Lycophron, coutumier du verbiage »<sup>114</sup>.

Car le souci de la continuité logique du texte s'efface bien souvent derrière l'irritation, voire le dégoût que font naître le style du poème et sa difficulté. Il n'est que de mentionner tels termes vifs : *Γελοῖον δὲ τοῦτο καὶ κακόζηλον ὑπάρχει τὸ τοῦ Λυκόφρονος ῥητὸν* (T), « Ce que dit Lycophron est ridicule et d'un goût exécrable, lorsqu'il écrit [...] »<sup>115</sup>. À plusieurs reprises, Tzetzès prononce comme le bannissement du poète hors de la communauté des auteurs véritablement grecs, en lui accolant l'épithète de « barbare ». C'est le cas lorsque Lycophron travestit un toponyme homérique :

*Τέμεσα πόλις Καλαυρὶς ἀριστόχαλκος, περὶ ἧς φησιν Ὅμηρος [...] <εἰς Τεμέσην μετὰ χαλκόν> [...] Ταύτην δὲ καὶ οἱ βάρβαροι Καλαυροὶ τε καὶ ἕτεροι Τέμψαν ἔτι καλοῦσιν ὥσπερ αἰδούμενοι μεταποιῆσαι καθ' ὀλοκληρίαν τὴν τοῦ Ὀμήρου φωνήν. Ὁ δὲ Λυκόφρων οὐκ αἰδεσθεὶς τὴν ποιητικὴν ἐκείνου φωνήν οὐδὲ τὴν περὶ τὸν ποιητὴν τῶν βαρβάρων αἰδῶ λογισάμενος βαρβαρικώτερος ἐκείνων φανεὶς καὶ κατὰ τὴν παροιμίαν <κρίως περὶ τὰ τροφεῖα διδοῦς> Τάμασαν τὴν Τέμεσαν ἐκάλεσε.* (T)

Tέμεσα est une cité riche en bronze, au pays des Kalauroi, dont Homère dit [...] *εἰς Τεμέσην μετὰ χαλκόν* [...] Cette cité, les Kalauroi et d'autres barbares la nomment encore *Τέμψα*, comme par crainte de modifier totalement le mot homérique. Mais Lycophron, sans le moindre respect pour le mot poétique d'Homère, sans s'arrêter non plus au respect des barbares envers le poète, s'est montré plus barbare qu'eux encore et, comme le dit le proverbe, en bélier qui rembourse sa nourriture, a nommé *Τάμασα* la cité de *Τέμεσα*<sup>116</sup>.

Le commentaire fustige également l'acclimatation d'un nom de divinité romain : *Μαμερτὸς ὁ Ἄρης ἔστι δὲ ἡ λέξις ῥωμαϊκῆ. Ὁ δὲ βάρβαρος οὗτος Λυκόφρων μὴ ἀρκεσθεὶς τοῖς λοιποῖς καὶ ῥωμαϊκῶς γράφει* (T), « *Mamertos* : Arès. C'est un mot romain. Et notre barbare de Lycophron, non content de tout le reste, écrit encore comme un Romain »<sup>117</sup>.

Quant aux figures poétiques identifiées, elles sont souvent présentées comme des hardiesses qui ont échoué. Ce que, chez un autre poète, l'on appellerait peut-être un *hysteron proteron* est dénoncé de la sorte : *Τὸ δὲ σχῆμα χαριεντισμὸς · οὐδεὶς γὰρ ἀποθανῶν πολεμεῖ. Ἔστι δὲ καὶ κακόπλαστον, κακότροπον καὶ κακόζηλον · πόλεμον γὰρ, ὠφείλεν εἰπεῖν, πολεμήσουσιν, οὐ βοήν* (T), « Cette figure est un charientisme ; nul, en effet, n'ira combattre après sa mort. Mais elle est incohérente, mal tournée et de mauvais goût : il aurait dû dire *ils affronteront un combat* (*πολεμήσουσιν πόλεμον*), et non *un cri* (*βοήν*) »<sup>118</sup>.

---

*ἀκολούθως ταῖς ἱστορίαις τὴν πλάσιν ἔχη* (Sopater, *Scholia ad Hermogenis status seu artem rhetoricam*, p. 72, éd. Walz, RG, V, 1833).

<sup>113</sup> Σ 314.

<sup>114</sup> Σ 447.

<sup>115</sup> Σ 775.

<sup>116</sup> Σ 854. En trahissant Homère, Lycophron mord la main qui l'a nourri (le proverbe est expliqué chez quatre parémiographes).

<sup>117</sup> Σ 937. Voir v. 938 et 1410.

<sup>118</sup> Σ 440. Voir v. 439-441.

## 2.5. Contre la lecture allégorique

De nombreux passages du commentaire de Tzetzès évoquent la possibilité d'une lecture allégorique de Lycophron. Il faut l'éviter, répète-t-il sans cesse, parce que l'auteur lui-même n'avait aucune intention allégorique en composant ses récits et, surtout, parce que ce serait pour le commentateur un travail harassant que de suivre au long toutes les allégories de ce dense matériau ! Ces remarques, parfois directement adressées au lecteur, nous renseignent assurément sur la fatuité de Tzetzès, dont les déterminations psychologiques et socioculturelles ne nous intéressent pas ici. Mais elles embrassent aussi un aperçu de la tradition allégorique (en nommant des autorités perdues) et supposent une vision de l'*Alexandra* comme un texte compact que les annotations ne doivent pas rendre plus illisible encore.

*<Θηρόπλαστον> τὴν Κίρκην τὴν χοίρους ποιήσασαν κατὰ τὸν μῦθον τοὺς ἐταίρους Ὀδυσσέως, ἀλληγορικῶς δὲ καὶ Φιλάλιος ὁ Κορίνθιος καὶ ἡμεῖς καὶ ἕτεροι τὴν ἀλήθειαν ἐπιστάμεθα. Ἄλλ' εἰς σύγχυσιν μωρὰν μυθικὴν Λυκοφόρειον σάκκον ἀλληγοριῶν μὴ λύσης· ἀρκεῖ γὰρ καὶ μόνον τὸ πλῆθος τῶν μυθικῶν ἱστοριῶν λέγειν· εἰ γὰρ ταύτην τὴν μυθικὴν ἱστορίαν ἀλληγορήσομεν, θελήσει τις πάντως ἀκοῦσαι καὶ τὰς λοιπὰς. Καὶ λοιπὸν μεῖζόν μοι τὸ πάρεργον τοῦ ἔργου γενήσεται ὥστε τὴν πᾶσαν Ὀδυσσεΐαν ἐν βραχεῖ μέρει τοῦ Λυκοφόρονος ἀλληγορήσαι καὶ τὰς λοιπὰς ἑτέρας ἱστορίας, ὅθεν εἰστέον τὰ πολλὰ λέγειν ἀλληγορικῶς, τινὰ δὲ, ὅσα βραχεῖαν ἔχει τὴν ἀλήθειαν, ἐροῦμεν. (T)*

*<Θηρόπλαστον (faiseur de bêtes)> : Circé, qui selon le mythe a transformé en porcs les compagnons d'Ulysse. Et du point de vue allégorique, Philalios de Corinthe, nous-même et d'autres encore connaissons la vérité. Mais garde-toi, dans un inepte fouillis de mythes, de délier le sac lycophronien des allégories ! Il suffit bien de dire la foule des histoires mythiques, et rien de plus ; si nous exposons allégoriquement cette histoire mythique-ci, on voudra tout entendre aussi des autres histoires. Et alors le travail subsidiaire prendra le pas sur ma tâche principale : je devrai exposer allégoriquement l'ensemble de l'*Odyssée* à propos d'un passage restreint de Lycophron, ainsi que le reste des histoires. C'est pourquoi il faut abandonner l'idée de dire du point de vue allégorique tout ou presque, et nous nous contenterons d'exposer certains points, ceux dont la vérité tient en peu d'espace<sup>119</sup>.*

*Ἄλλ', ὦ φίλε, μὴ Τζέτζου κίνει φρένας λέγων τὰ πάντα σοι πλατυτέρως γράφειν· ἀντὶ σαφηνείας γὰρ ἀσάφειαν τῷ πλήθει ποιήσει λεπτολογῶν πᾶσαν ἱστορίαν καὶ ἀλληγορίαν ἐπάγων ἐν οὐκ ἀλληγορημένοις μύθοις Λυκοφόρονος. (T)*

Allons, mon ami, n'excite pas la colère de Tzetzès en demandant que l'on t'écrive tout plus en détail : au lieu de la clarté, c'est l'obscurité qu'il obtiendra en multipliant les détails, s'il expose avec toutes les subtilités chaque histoire et s'il présente les fruits de l'allégorie au sujet des mythes de Lycophron, qui ne comportent pas d'allégorie<sup>120</sup>.

*Ἄλλ', ὦ φίλε, ἐς πεδῖον ἵππον κινεῖς ἱστορίας ἱκετεύων τὸν Τζέτζην πλατύνειν, ἀντὶ δὲ σαφηνείας τῷ πλάτει τῶν ἱστοριῶν μᾶλλον ποιήσω ἀσάφειαν· σὺν γὰρ θεῷ φάναι, καὶ τοῦ πολυῖστορος Ἀλεξάνδρου καὶ Ἀπολλοδώρου καὶ Ῥηγίνου τοῦ πολυμνήμονος καὶ Ἀρτέμωνος τοῦ Περγαμηνοῦ καὶ Κασσάνδρου τοῦ Σαλαμνίου καὶ τῶν λοιπῶν ἱστορικῶν ἱστορικώτεροι καθεστήκαμεν καὶ ἀλληγορεῖν ἐπιστάμεθα καὶ ὑπὲρ Κορνοῦτόν τε καὶ Παλαίφατον καὶ Δομνῖνον καὶ Κεφαλῖωνα καὶ Ἡράκλειτον καὶ τοὺς ἄλλους, ὅποσοι ἢ ἐτέρωθεν ἀρυσάμενοι ἢ ἀφ' ἐαυτῶν γράφοντες ἠλληγόρησαν. Ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ἢ ἀσύμφορα ἢ παντελῶς ὀλίγα ἠλληγορήκεισαν ὡς καὶ Φικούλης ὁ Κορίνθιος, ἡμεῖς δ' ἀφ' ἐαυτῶν μεμαθήκαμεν καὶ κατὰ πλάτος καὶ καιρίως ἀλληγορεῖν καὶ ἱστορίας πλάτος ἐπεξεργάζεσθαι. Ἄλλ' ἔασον, ἄνθρωπε, καὶ μὴ ἐνόχλει πλατυτέρως γράφειν ἡμᾶς, μὴ μᾶλλον συνθολώσωμεν, μηδ' ἀλληγορεῖν ἐν οὐκ ἀλληγορουμένοις μύθοις Λυκοφόρονος. (T)*

<sup>119</sup> Σ 673 bis. Délier le sac (σάκκος) des allégories est aussi périlleux que d'ouvrir l'outre (ἀσκός) des vents d'Éole.

<sup>120</sup> Σ 157 (à la fin d'une longue scholie sur Laomédon).

Eh bien, mon ami, tu lances le cheval dans la plaine en priant Tzetzés d'exposer en détail les histoires, et au lieu de la clarté, par la profusion des histoires c'est plutôt l'obscurité que j'obtiendrai : que Dieu me permette de le dire, je suis plus historien qu'Alexandre Polyhistor, Apollodore, Rhéginos l'érudit, Artémon de Pergame, Cassandre de Salamine et tout le reste des historiens, en même temps que je sais exposer allégoriquement mieux que Cornutus, Palaiphatos, Domninos, Céphalion, Héraclite et les autres auteurs qui, en puisant à d'autres sources ou bien les tirant de leur propre fonds, ont donné des exposés allégoriques. Ceux-là en effet avaient donné des exposés allégoriques sans pertinence ou tout à fait restreints, à l'image de Phikoulés de Corinthe ; pour ma part, j'ai appris à produire de mon propre fonds des exposés allégoriques d'une vaste étendue et d'une parfaite pertinence, ainsi qu'à donner des explications approfondies et détaillées de l'histoire. Allons, mon cher, cesse de m'importuner en me demandant d'écrire plus en détail : n'ajoutons pas à l'opacité, gardons-nous d'exposer allégoriquement les mythes de Lycophron, qui ne comportent pas d'allégorie<sup>121</sup>.

*Ταῦτα μὲν πάντα ἀλληγοροῦνται, ὁ δὲ βαρβαρόγλωσσος Λυκόφρων οὗτος μυθικωτέρως ἐκδέχεται. Διὸ καὶ φορτικὸν μοι δοκεῖ ἐν οὐκ ἀλληγορομένοις, ὡς πολλάκις ἔφην, ἀλληγορεῖν. (T)*

De tout cela on fait un exposé allégorique, mais Lycophron, notre auteur à la langue barbare, prend bien plutôt ces faits d'une manière mythique. Aussi me semble-t-il sot de proposer, comme je l'ai souvent dit, un exposé allégorique de ce qui ne comporte pas d'allégorie<sup>122</sup>.

Dans cette dernière profession de foi, je comprends que les faits mythiques sont bien passibles d'une allégorie (ἀλληγοροῦνται, en puissance ou par d'autres commentateurs), mais que la manière dont ils sont racontés dans le poème n'en prévoit pas (οὐκ ἀλληγορομένα, de fait). Il a pu exister une tradition allégorique appuyée sur le texte de Lycophron<sup>123</sup>, mais elle ne devait guère se démarquer des allégories de l'épopée archaïque. Tzetzés choisit donc de la passer sous silence en rédigeant une observation comme celle-ci, au sujet de la ruse de Rhéa pour épargner le jeune Zeus : Ὁ τε λίθος καὶ ἡ κατάποσις ἀλληγορίας γενναίας ἔχονται [...] · ὁ δὲ Λυκόφρων μυθικῶς πάντα γράφει (T), « La pierre et son engloutissement ont d'excellentes allégories [...] — mais Lycophron écrit tout à la manière d'un mythe<sup>124</sup>. »

### 3. L'obscurité de Lycophron

Mentionnée en conclusion de la notice que consacre la *Souda* à Lycophron, l'*Alexandra* y reçoit l'épithète qui distingue traditionnellement Héraclite<sup>125</sup> : <Λυκόφρων> [...] ἔγραψε καὶ τὴν καλουμένην Ἀλεξάνδραν, τὸ σκοτεινὸν ποίημα, « <Lycophron> [...] est aussi l'auteur de l'*Alexandra*, ce poème obscur<sup>126</sup>. »

#### 3.1. Épigrammes

Jusqu'au XX<sup>e</sup> s., les éditions imprimées reproduisent fréquemment avant le texte de Lycophron les épigrammes anciennes inspirées par son obscurité. Le paratexte d'une édition parisienne de 1547 nous fournit un exemple<sup>127</sup> : la notice de la *Souda* est suivie de l'épigramme recueillie dans l'*Anthologie grecque*, puis d'une épigramme supplémentaire

<sup>121</sup> Σ 177 bis (à la fin d'une longue scholie sur « le pélagien Typhon »).

<sup>122</sup> Σ 277.

<sup>123</sup> Exemple d'une telle lecture dans les scholies anciennes : Σ 391 (= 390 c Leone).

<sup>124</sup> Σ 399.

<sup>125</sup> L'adjectif σκοτεινός lui est associé dans nos sources à partir du début de notre ère.

<sup>126</sup> *Souda*, λ 827, s.u. Λυκόφρων.

<sup>127</sup> Un exemplaire en est conservé à la Bibliothèque nationale de France. L'éditeur serait Dorat lui-même, selon Bachmann, cité par Mascialino, 1964 dans sa liste des éditions.

signée de l'helléniste Jean Dorat.

La pièce de l'*Anthologie*, bien faite pour servir de prière d'insérer, redouble en quelque sorte le monologue-cadre de Lycophron<sup>128</sup>, en réservant aux initiés la lecture de l'œuvre.

*Οὐκ ἂν ἐν ἡμετέροισι πολυγνάμπτοις λαβυρίνθοις  
ὀηδίως προμόλοις ἐς φάος, αἶ κε τύχης ·  
τοίους γὰρ Πριαμῖς Κασάνδρη φοίβασε μύθους,  
ἄγγελος οὖς βασιλεῖ ἐφράσε λοξοτρόχης.  
Εἰ δέ σε φίλατο Καλλιόπη, λάβε μ' ἐς χέρας · εἰ δὲ  
νήις ἐφύς Μουσέων, χερσὶ βάρους φορέεις.*

Non, engagé dans mes labyrinthes aux mille détours,  
il ne te serait pas facile de ressortir à la lumière, une fois hasardé :  
telles sont les paroles que la Priamide Cassandre a vaticinées sous l'emprise de Phoibos,  
et qu'à son roi un messenger a rapportées, méandreusement.  
Si Calliope te chérit, prends-moi dans tes mains ; mais si  
tu es novice en la compagnie des Muses, en tes mains tu n'as qu'un fardeau<sup>129</sup>.

D'une façon semblable, les scholies de Tzetzés s'ouvrent avec quatre hexamètres par lesquels le livre exprime sa gratitude envers Isaac Tzetzés lui-même, qui l'a guéri de sa cécité grâce à l'art d'Hermès<sup>130</sup>. Le thème de la dissipation des ténèbres par l'explication savante n'est pas surprenant, l'image ne l'est pas non plus.

La première des épigrammes finales<sup>131</sup> consiste en quatre trimètres iambiques et se trouve dans les manuscrits des scholies anciennes.

*Λυκόφρονος δύσφραστα πληρώσας ἔπη,  
ἐνθουσιασμοὺς παρθένου φοίβαστρίας,  
αἰνιγματωδῶς καὶ σοφῶς<sup>132</sup> εἰρημένους,  
θεῶ τὸν αἶνον ὡς σννεργῶ προσφέρω. (S)*

Parvenu au terme des mots ardues de Lycophron,  
ces enthousiasmes qu'une vierge inspirée par Phoibos  
énigmatiquement et sagement prononce,  
à Dieu qui mon ouvrage assista j'en décerne l'éloge.

Comme son dernier vers le montre nettement, ce texte marque la fin de la tâche difficile d'un copiste chrétien, ou d'un scholiaste, de l'*Alexandra*<sup>133</sup>.

Six vers viennent ensuite dans le commentaire byzantin. Composés dans le même mètre, ils disent le peu d'estime qu'avait Tzetzés pour Lycophron, qu'ils prennent à partie<sup>134</sup>, en des termes que nous avons déjà rencontrés. L'idée que ses élucubrations sont inintelligibles et ne peuvent servir que d'exercices aux débutants est illustrée par sept γλῶσσαι tirées de leur contexte.

<sup>128</sup> Jusque dans l'hapax *λοξοτρόχης*, qui imite la manière de l'auteur à partir des v. 14 (*λοξῶν*), 1467 (*λοξόν*) et 1471 (*τρόχης*, mot eschyléen).

<sup>129</sup> *Anthologie grecque*, IX, 191. Cf. IX, 583, sur Thucydide.

<sup>130</sup> Voir Scheer, 1908, p. 1.

<sup>131</sup> Σ 1471. Les deux premiers textes sont les épigrammes 50 et 51 de l'*Appendice à l'Anthologie grecque*, III.

<sup>132</sup> Pour *σοφῶς*, l'un des manuscrits donne *σαφῶς* ; l'oxymore *αἰνιγματωδῶς καὶ σαφῶς* peut se justifier, mais la supposition serait forcée dans ce contexte. Tryllitzsch a proposé *κάσαφῶς*.

<sup>133</sup> La pièce devait clore l'archétype, selon Scheer, 1881, p. VI.

<sup>134</sup> Si Tzetzés offre un exemple hyperbolique de l'*odium scholasticum*, l'adresse à l'auteur est cependant une figure récurrente du genre (p. ex. dans les *Scholies à Lucien*).

Λόγους ἀτεροπεῖς πολλὰ μοχθήσας γράφεις  
ἀνιστορήτως βάρβαρα πλέξας ἔπη  
γωλιὰ, γρώνας, οὔσα καὶ τυκίσματα  
σὺν ὀρθάγῃ τε κριμνα καὶ λυκοφίαν  
μόνον νέοις ἰδρώτα, μωρὲ Λυκόφρον,  
οὐδὲν ἄλλο πλὴν ἢ κενοὶ λήρων λόγοι. (T)

Ce sont des paroles sans joie que tu écris après tant de labeur,  
toi qui, dans ton ignorance, tresses des mots barbares,  
*souilles, enfonçures, sabayes et courtines,*  
jointes à *aubain, bribes et sombreur* :  
sueur pour les jeunes gens, inepte Lycophron,  
et rien d'autre, sinon hâbleries et paroles creuses<sup>135</sup>.

Quatre hexamètres concluent ce témoignage d'un Tzetzés enfin délivré du *pensum* d'éclairer le texte de Lycophron<sup>136</sup>.

Τήνδε Λυκοφρονέην τὴν βαρβαρόφωνον ἰυγὴν  
Κλειοῦς τ' ἄλλοπροσάλλοιο βάκχην καλλιπέπειαν  
Τζέτζης Ἰσαάκιος ἐπεὶ φύγον ἐξερεείνας,  
παγκρατεῖ μεδέοντι πανέξοχον ὕμνον ὀφείλω. (T)

Ce hurlement lycophonien en un idiome barbare  
et le beau langage bachique d'une Cléo capricieuse,  
à présent que je leur ai échappé, moi, Isaac Tzetzés, après bien des recherches,  
au Maître tout puissant je dois le plus haut des hymnes.

### 3.2. Lycophron pour paradigme

Son statut de paradigme de l'obscurité est confirmé par cinq *lieux* très divers, appartenant à des textes philosophiques, historique, poétique et rhétorique composés entre le II<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> s., qui prennent Lycophron pour point de comparaison.

La citation de Lycophron par Alexandre d'Aphrodise a un poids considérable, car elle intervient dans ses remarques sur l'une des rares conceptualisations antiques, en l'occurrence logique, de l'obscurité. Il s'agit de la section des *Topiques* aristotéliens qui traite de la définition et des « lieux de l'obscurité (*τόποι τοῦ ἀσαφῶς*) » qui lui sont relatifs<sup>137</sup>. Après les phénomènes de l'homonymie et de la métaphore, Aristote évoquait le recours à des termes inusités : *εἰ μὴ κειμένοις ὀνόμασι χρῆται* [...] *Πᾶν γὰρ ἀσαφὲς τὸ μὴ εἰωθός*, « s'il [l'adversaire] se sert de mots non établis [...] Car est obscur tout ce qui n'est pas habituel ». Alexandre commente :

Κείμενα οὖν ὀνόματα λέγει τὰς συνήθεις καὶ κατατετριμμένας λέξεις, καὶ μὴ οἷαις ὁ  
Λυκόφρων χρῆται, σκληραῖς τε καὶ τροπικαῖς, πεφναίαν λέγων τὴν φονικὴν καὶ κῦνα τὴν  
γυναῖκα διὰ τὸ ἀναιδές, <καὶ Πλάτων ὀφρουόσκιον τὸν ὀφθαλμόν.> καὶ τὰ ἄλλα, ἃ  
παρέθηκεν αὐτός· ταῦτα γὰρ ἀσυνήθη· πᾶσα δὲ λέξις ἀσυνήθης ἀσάφειαν ἐν τοῖς  
ὀρισμοῖς ἐμποιεῖ.

<sup>135</sup> Cet aboutement satirique de mots rares soulève le problème général de la traduction de Lycophron : quels équivalents dans une langue moderne pour ses emprunts, ses inventions et son vocabulaire dialectal, spécialisé ou obsolète ? La traduction de Joseph-Juste Scaliger, qui a longtemps accompagné les éditions du texte, employait volontiers un vocabulaire latin archaïque. Rappelons deux tentatives d'une folie tout aussi méthodique : Littré a traduit un livre de l'*Iliade* dans un français du XIII<sup>e</sup> s. et la première partie de la *Commedia* de Dante dans la langue d'oïl contemporaine du poème (*L'Enfer mis en vieux langage françois*, 1879).

<sup>136</sup> Le mètre est-il commandé par le fait que le nom de Tzetzés convient mal aux iambes ? Dans le second vers, *καλλιπέπειαν* est sans aucun doute ironique.

<sup>137</sup> Aristote, *Topiques*, VI, 2, 139 b-140 a.

Il appelle donc *termes établis* les mots habituels et d'un usage courant, et qui ne sont pas pareils à ceux, rudes et figurés, qu'emploie Lycophron, lui qui qualifie d'*assassine* celle qui cause des crimes et de *chienne* cette femme impudique, « et Platon », qui qualifie « l'œil d'*ombragé par le sourcil* », et le reste de ce qu'il mentionne : car ces expressions sont inhabituelles, et tout mot inhabituel introduit de l'obscurité dans les définitions<sup>138</sup>.

Malgré l'écart des genres, la pratique tout entière de Lycophron semble constituer un ajout naturel à l'exemple platonicien du texte de référence. Il faut probablement supposer de solides habitudes scolaires pour que l'association soit si spontanée<sup>139</sup>.

Rien d'étonnant, en revanche, à ce que la comparaison lycophronienne de Cassandre avec la Sphinx ait pu frapper les esprits. Elle se trouve en outre dans le bref prologue de l'œuvre, qui était vraisemblablement mieux connu que les méandres auxquels il introduit. Avec esprit, Ammonios adapte le septième vers de l'*Alexandra* au *topos* de l'obscurité d'Aristote<sup>140</sup>.

[...] φησιν [...], Σφιγγὸς μὲν κελαινῆς κατὰ τὸν Λυκόφρονα γῆρυν ἐκμιμούμενος πολλὰ δὲ πράγματα τοῖς ἐξηγηταῖς παρασχών, τί ποτε ἐννοεῖν τοῦτο τὸ ῥησείδιον ἐροῦμεν ; φημί δὴ ὅτι τὴν διὰ πλειόνων ἐπιδεδειγμένην ἡμῖν τῶν προτάσεων ἀκολουθίαν αἰνίττεται διὰ τούτων ὁ φιλόσοφος.

[...] dit-il, en imitant les accents de la sombre Sphinx, comme dit Lycophron, et en causant bien du souci aux interprètes : quel sens donnerons-nous donc à ce passage ? Eh bien, j'affirme que par ces mots le philosophe désigne la conséquence que nous obtenons à partir de plusieurs prémisses<sup>141</sup>.

L'identification plaisante d'un auteur à la Sphinx fait ici l'objet d'une variation, mais on notera qu'elle survient alors qu'Ammonios explique un chapitre difficile du traité *Sur l'interprétation* : il y est question du nombre des propositions opposées, que l'on ne peut déterminer sans tenir compte des négations<sup>142</sup>. Nous avons donc affaire à une cheville herméneutique élégante, dépourvue de solennité, mais peut-être motivée par la complexité courante des phrases négatives (pour reprendre un cas examiné par Aristote, « le non-homme n'est pas non juste »), dont tirent souvent parti les textes volontairement obscurs.

Mentionnons un bref témoignage de Jean le Lydien, qui, cinq siècles après les faits, ajoute un poète romain à la chaîne des auteurs obscurs : Πέρσιος δὲ τὸν ποιητὴν Σώφρονα μιμήσασθαι θέλων τὸ Λυκόφρονος παρήλθεν ἀμαυρόν, « Perse, à vouloir imiter le poète Sophron, en est arrivé au style ténébreux de Lycophron<sup>143</sup>. »

Peu avant l'époque de Tzetzes, nous trouvons un poème didactique de Michel Psellos qui présente une affinité avec sa dénonciation des termes rares. Mais il s'agit ici plus généralement des expressions recherchées.

<sup>138</sup> Alexandre d'Aphrodise, *In Aristotelis topicorum libros octo commentaria*, p. 426.

<sup>139</sup> Le v. 87 de l'*Alexandra* ne paraît pas avoir connu une fortune exceptionnelle : il n'est cité nulle part ailleurs que dans les scholies et ce texte. On comprend maintenant Πεφναίας κυνός comme « chienne de Pephnos » ; Étienne de Byzance connaissait l'adjectif, pour lui dérivé du toponyme Πέφνον (*Ethnica*, p. 520). Comme d'autres commentateurs anciens, Alexandre voit visiblement dans πεφναίαν un adjectif πεφναίος dérivé des formes d'un verbe \*φένω, *tuer* (l'aoriste homérique ἔπεφνον est attesté), que l'on rattache au verbe θεῖνω (cf. πεφασμένος aux v. 269 et 1374). Voir sur ce passage, dans une perspective différente, la contribution de M. Negri.

<sup>140</sup> Sur ce thème, voir notamment Kustas, 1973, p. 101-126.

<sup>141</sup> Ammonios, *In Aristotelis librum de interpretatione commentarius*, p. 166.

<sup>142</sup> Aristote, *Sur l'interprétation*, chap. 10, 19 b.

<sup>143</sup> Jean le Lydien, *Des magistratures de l'État romain*, p. 62.

Οὐ πάντων ἡ γραμματικὴ πέφυκεν ἐμπειρία ·  
τῶν πολιτευομένων γὰρ λέξεων ἐπιστήμη,  
οὐ τῶν ἐν παραβύστω δὲ τισὶ συμπεπλασμένων.  
Τὰς γὰρ ἐν τῷ Λυκόφρονι εὐώπας κόρας, κώπας,  
καὶ τὸν παρὰ τῆ Σύριγγι ἀντίπετρον οὐκ οἶδεν.

La grammaire n'est pas la connaissance effective de toute chose :  
elle est la science des expressions reçues dans nos cités,  
et non de celles qu'en un recoin obscur d'aucuns ont forgées.  
Certes, les *jeunes filles au doux visage* qui se trouvent dans Lycophron — des avirons —,  
et le *contrepierre* que l'on rencontre dans la *Syrinx*, elle ne les connaît pas<sup>144</sup>.

Psellos donne quatre exemples supplémentaires, qui sont identiques ou analogues à ceux que l'on rencontre chez les commentateurs de Denys le Thrace. Dans la *Technê* de ce dernier, une définition liminaire résolvait en effet un problème théorique crucial pour les professionnels, celui des limites des compétences requises : la grammaire s'intéresse-t-elle aux formes linguistiques courantes ou a-t-elle à connaître de tous les faits ? Le *γραμματικός* étudie-t-il la langue ou les discours et les textes ? Les scholiastes proposaient donc des illustrations<sup>145</sup>. Dans ce cadre général, Psellos opte pour la relégation des *λέξεις* étrangères ; sa métaphore spatiale et urbaine développe celle que nous avons déjà vue, presque sous forme de catachrèse, dans le terme *ξένος*. Ses premières cibles sont, de nouveau conjoints dans une telle liste, Théocrite (*Syrinx*, v. 2<sup>146</sup>) et Lycophron (v. 23-24), dont il déchiffre par une apposition l'expression audacieuse.

Le plus substantiel des témoignages de cette rubrique apparaît dans la discussion par Jean de Sicile d'une affirmation subsidiaire, mais capitale, d'Hermogène : envisageant l'opposé de la netteté — qui est elle-même, avec la pureté (*καθαρότης*), l'une des composantes de la clarté (*σαφήνεια*) —, le rhéteur posait l'ambivalence de l'obscurité (*ἀσάφεια*)<sup>147</sup>.

Ἐναντίον εὐκρινείας σύγγυσις ὁμολογουμένως · εἰ γὰρ περιβάλλει τις, ὡσπερ ὁ Γαληνός, καὶ οὐκ ἐπιλαμβάνει, συγγεῖ καὶ ἀσάφειαν ποιεῖ · καὶ πάλιν, εἰ ἔχει τις ὑψηλὰ νοήματα καὶ χρῆται κώλοις σχοινοτενεσί καὶ πνευματικοῖς μὴ ἀναλαμβάνων, καὶ οὗτος ἀσαφῆς · γίνεται γὰρ ἀσαφῆς λόγος ἢ κατ' ἔννοιαν ἢ κατὰ λέξιν, ἢ καὶ κατὰ τὰ δύο · κατ' ἔννοιαν μὲν, ὡς ὁ Πλάτων, τί τὸ ὄν, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον · ἐνταῦθα τὴν ἤδη ὑποστᾶσαν οὐσίαν δηλοῖ, καὶ τί τὸ μὴ ὄν, ὄν δὲ οὐδέποτε, τὸ συμβεβηκός, διὰ τὸ ἄστατον ἔχειν τὴν ὑπαρξιν · γίνεται γὰρ καὶ ἀπογίνεται · κατὰ δὲ λέξιν, τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένον, τὰ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ · καθ' ὑποκειμένον γὰρ λέγει τὰς καθόλου οὐσίας · ἐν ὑποκειμένῳ δὲ τὰ συμβεβηκότα · εἰ δὲ μίξις τις κατὰ τὴν συνθήκην, ἀσαφῶς ἐρεῖ καὶ αὐτὸς, ὡς ὁ Λυκόφρων ταῖς ὀνοματοποιίαις, καὶ φιλοσόφων Ἡράκλειτος · ἐκφεύγει δὲ δεῖ ταῦτα τὸν καθαρότητος ἐπιμελόμενον, καὶ ἄλλα πολλὰ, ὅσα ἐν τοῖς προοιμίαις μεμαθήκαμεν, ὡς κακίαν λόγου τὴν ἐσχάτην ποιοῦντα · οὐ μὴν πᾶσα κακὸν ἀσάφεια, οὐ γὰρ καὶ αἱ ἐμφάσεις, ἃς ἐν ταῖς εὐρέσεσι τῶν ἐσηματισμένων προβλημάτων μεμαθήκαμεν.

Le contraire de la netteté est la confusion, on en conviendra. En effet, si l'on s'engage dans des discours compliqués, comme Galien, sans jamais en venir à bout, on répand la confusion et l'on obtient l'obscurité ; de même, si l'on a des idées élevées et que l'on se sert de *cōla* prolongés et prononcés comme d'un souffle, sans s'arrêter pour récapituler, dans ce cas aussi on est obscur. Un discours peut être obscur soit par la pensée, soit par l'expression, soit par les deux : par la pensée, comme Platon : « qu'est-ce qui est, et n'a jamais de devenir ? » — ici, ce qu'il désigne, c'est la substance actuelle — et : « qu'est ce qui n'est pas, ni n'est jamais ? » — c'est-à-dire l'accident,

<sup>144</sup> Michel Psellos, *Poèmes*, VI, 166-170.

<sup>145</sup> Voir Lallot, 1985, en particulier p. 69-71 ; pour les scholies : *Commentaria in Dionysii Thracis artem grammaticam*, *Commentarius sub auctore Melampode vel Diomede*, p. 11-12 Hilgard. Le débat sur le statut épistémologique de la grammaire a toute sa vivacité dans le *Contre les grammairiens* de Sextus Empiricus (§ 57-90). Dans ces vers de Psellos, *ἐπιστήμη* est sans difficulté mis en relation de synonymie avec *ἐμπειρία*.

<sup>146</sup> L'*ἀντίπετρον* de Théocrite est Zeus, tout comme le dieu est *Δίσκος* (ou *δίσκος*) au v. 400 de Lycophron.

<sup>147</sup> Hermogène, *Les Catégories stylistiques du discours*, I, 4, p. 240-241.

pour la raison que son existence est instable, car il devient et disparaît<sup>148</sup>. Par l'expression : « d'entre les êtres, les uns sont imputables à un sujet, les autres sont inhérents à un sujet » — en disant « imputables à un sujet », il indique les substances en général, tandis qu'en disant « inhérents à un sujet », il désigne les accidents<sup>149</sup>. Mais si d'aventure dans l'assemblage on les mêle, on parlera également d'une manière obscure, comme Lycophron du fait de ses inventions lexicales et, parmi les philosophes, Héraclite. Si l'on se soucie de la pureté, il faut fuir ces travers, et bien d'autres que nous avons appris dans les exercices préparatoires, parce qu'ils rendent le style vicié au dernier degré. Et cependant toute obscurité n'est pas un vice : n'en sont pas un les allusions, que nous avons apprises dans les diverses méthodes d'invention des problèmes à faux-semblant<sup>150</sup>.

Ce commentaire est à la fois composite et elliptique. D'une manière générale, Jean de Sicile<sup>151</sup> accommode son héritage néoplatonicien à une appropriation des catégories critiques du traité *περὶ ἰδεῶν λόγος*. La remarque d'Hermogène intervenait au terme d'une ramification de son système et n'était pas analysée, mais lui permettait de ménager une place à l'obscurité, dont la présence était indéniable dans la formation rhétorique — méthode de lecture des auteurs en même temps qu'apprentissage de la production du discours —, sous les espèces de l'insinuation (ἔμφασις) et des problèmes figurés (ἐσχηματισμένα προβλήματα ou ζητήματα). Dans cette section, Jean esquisse une formalisation ultérieure de la thèse que « l'obscurité n'est pas simplement un vice du discours ». Tout d'abord, il donne pour exemple de la complication (περιβολή) la profusion de Galien, qui est une référence habituelle en la matière ; le second facteur, la conjonction de pensées sublimes et d'une expression distendue, paraît être un développement du premier par Jean, au moyen de termes techniques du traité commenté<sup>152</sup>.

Il applique ensuite à l'ἀσάφεια la division entre pensée et expression qui structure les niveaux supérieurs de l'analyse hermogénienne. Le *Timée* de Platon fournit couramment l'exemple d'une pensée élevée et difficile à suivre ; l'obscurité d'Aristote, cité ici sans être nommé, est chez les érudits qui le lisent une *opinio communis* visant particulièrement l'œuvre logique. La compréhension de la mention de Lycophron, qui précède celle d'Héraclite et est plus précise qu'elle, dépend de l'interprétation du dernier moment de cette διαίρεσις, c'est-à-dire de la proposition hypothétique *ἐὰν δὲ μίξις τις κατὰ τὴν συνθήκην*. Le terme *συνθήκη*, variante chez Hermogène de *συνθέσις* pour désigner la chaîne des signifiants, paraît subordonner l'observation à la rubrique de l'expression ; mais il manque alors dans l'exposé la catégorie double de l'obscurité de pensée et d'expression (*κατὰ τὰ δύο*). En outre, cette solution demande que l'on considère le mélange des substances et des accidents comme le trait caractéristique de l'obscurité d'expression<sup>153</sup> — ce qui serait d'autant plus curieux que l'obscurité paradigmatique de Lycophron est attribuée ici à ses « inventions lexicales ». On n'aurait, à l'inverse, pas de mal à croire qu'Héraclite combine les deux

<sup>148</sup> Platon, *Timée*, 27 d (*Τί τὸ ὄν αἰεί, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον, καὶ τί τὸ γιγνόμενον μὲν αἰεί, ὄν δὲ οὐδέποτε* ; Distinctions ontologiques préliminaires de l'exposé de *Timée*).

<sup>149</sup> Aristote, *Catégories*, 2, 1 a 20 et 23 (*Τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένον τινὸς λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐδενὶ ἔστιν [...] τὰ δὲ ἐν ὑποκειμένῳ μὲν ἔστι, καθ' ὑποκειμένον δὲ οὐδενὸς λέγεται*, « D'entre les êtres, les uns se disent d'un certain sujet, mais ne sont inhérents à aucun sujet. [...] D'autres en revanche sont inhérents à un sujet, mais ne se disent d'aucun sujet ». Trad. R. Bodéüs (*CUF*), aux explications duquel je renvoie le lecteur).

<sup>150</sup> Jean de Sicile, *Commentarium in Hermogenis librum περὶ ἰδεῶν*, p. 197. Ma traduction s'inspire de la terminologie élaborée par Patillon, 1997, ainsi que de la traduction d'Apsinès par le même auteur (*CUF*). Les observations qui suivent sont évidemment sommaires.

<sup>151</sup> Sur cet auteur à plusieurs égards important, voir Kustas, 1973, *passim* et en particulier p. 189-192.

<sup>152</sup> Mais je ne vois pas que la remarque concerne encore Galien, *contra* Kustas, 1973, p. 191, qui ne relève pas non plus le problème que je signale dans le paragraphe suivant.

<sup>153</sup> En faisant de *τὰς καθόλου οὐσίας* et *τὰ συμβεβηκότα* les compléments implicites de *μίξις*.

facteurs d'obscurité, mais l'ὄνοματοποιία<sup>154</sup> à l'œuvre dans l'*Alexandra* peut-elle soutenir cette seconde interprétation ? La théorie ébauchée fait appel *in fine* à la pureté et non à la netteté, ou à la clarté sous laquelle elles sont subsumées, et intègre sans les articuler explicitement à ses distinctions la référence aux auteurs obscurs attendus. À considérer ce schématisme, il faut peut-être penser qu'une trop grande attention au détail n'est pas pertinente. Désireux de compléter Hermogène, Jean de Sicile imposerait au thème traité une grille d'analyse traditionnelle sans beaucoup se soucier de la cohérence des éléments distingués. Le plus notable est alors qu'il mentionne, à côté de citations précises de grands philosophes anciens et en faisant droit par ailleurs aux bases de l'enseignement de son époque<sup>155</sup>, le style de Lycophron. Il témoigne ainsi de la rencontre naturelle du canon de l'obscurité et de la principale autorité rhétorique reconnue par les Byzantins.

### 3.3. « Lycophron recherche l'obscurité »

Si les commentateurs ne parlent pas de clarté à propos de l'*Alexandra*<sup>156</sup>, seul un petit nombre de passages scholiastiques rattache explicitement l'obscurité de Lycophron à des procédés particuliers.

Les anciens n'ont pas manqué d'être intrigués par la longue section du poème consacrée, dans la liste des retours de Troie, à cinq Grecs (οἱ πέντε) : seuls les deux derniers sont désignés par leur nom (v. 447-591). Cette anomalie suscite un commentaire de la technique normale de Lycophron<sup>157</sup>.

*Ζητοῦσι δὲ τινες, πῶς ἐπὶ πάντων πλαγίως τὴν κλήσιν ἐδήλωσέ τινας μὲν λύκους εἰπὼν ἄλλους δὲ λέοντας ἢ δράκοντας, τούτους δὲ φανερώς ἐσαφήνισεν. Καὶ ῥητέον ὅτι διὰ τὸ ἀφανὲς τῶν προσώπων ἠναγκάσθη καὶ τὰς ὀνομασίας αὐτῶν εἰπεῖν. Ἐν γὰρ τῷ Καταλόγῳ τοῦ Ὀμήρου οὐ φέρονται. (S)*

*Διὰ τί δὲ οὐ συμβολικῶς καὶ τούτους καλεῖ λύκους καὶ παρδάλεις καὲ λέοντας ἢ δράκοντας ἢ ἄλλην κλήσιν τοιαύτην ; [...] Καὶ ῥητέον ὅτι διὰ τὸ ἀνονόμους καὶ ἀφανεῖς εἶναι αὐτοὺς ἠναγκάσθη εἰπεῖν τὰς ὀνομασίας αὐτῶν. (T)*

Certains cherchent comment il se fait que l'auteur, qui a fait voir obliquement le nom de tous, en disant des uns qu'ils sont des loups, d'autres qu'ils sont des lions ou des dragons, a clairement et précisément désigné ces hommes-ci. Voici ce qu'il faut répondre : c'est l'obscurité des personnages qui l'a contraint à mentionner jusqu'au nom dont on les appelle. En effet, il ne sont pas compris dans le catalogue d'Homère. [...]

Pourquoi, d'une façon symbolique, ne les nomme-t-il pas eux aussi loups, panthères<sup>158</sup>, lions ou dragons, ou ne leur donne-t-il pas un nom semblable ? [...] Il faut dire que c'est parce qu'il s'agit d'obscurs anonymes qu'il a été contraint de mentionner le nom dont on les appelle<sup>159</sup>.

<sup>154</sup> Le terme ὄνοματοποιία — apparu chez les tropographes, vers le I<sup>er</sup> s. avant n. è., et qui n'est pas employé ici dans le sens plus tard dominant d'« onomatopée » aux vertus imitatives — recouvre ce qu'Hermogène, aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., appelait encore ποιεῖν ὀνόματα.

<sup>155</sup> Il parle bien des doctrines que lui et ses contemporains ont *apprises* (ἐν τοῖς προγυμνάσμασι μεμαθήκαμεν).

<sup>156</sup> L'unique exemple que je puisse citer est une exception qui confirme la nécessité de l'interprétation : Ἄλλ' ἢ μὲν ἐννοιά ἐστὶν αὐτῆ, συντάξεως δὲ ἐνταῦθα χρεῖαν οὐκ ἔχομεν διὰ τὸ σαφές, τὰς δὲ ἱστορίας γραπτέον (T), « Telle est donc l'idée. Quant à la construction, il n'est pas utile de la donner, car elle est claire. Il reste à écrire les histoires. » (Σ 243.)

<sup>157</sup> Celui-ci qualifiait spirituellement d'« anonymes » les héros nommés (v. 586-587), dont la naissance est dite, en grec également, obscure (τὸ ἀφανές).

<sup>158</sup> Tzetzes semble le seul à trouver des panthères dans l'*Alexandra*.

<sup>159</sup> Σ 586. Entre les scholies anciennes et celles de Tzetzes, on observera la variation terminologique : la désignation « indirecte » devient « symbolique ». On rapprochera ce témoignage de celui d'Eustathe sur les catalogues d'un Lycophron qualifié d'« obscur et resserré » (voir 1.5).

On trouve chez Tzetzès l'expression quasi technique ἀσάφειαν ἐργάζεσθαι, lorsqu'il souligne l'inversion des étapes « historiques » du parcours de Ménélas : *Καὶ ἐν τούτῳ δὲ ὁ Λυκόφρων ἀσάφειαν ἐργάζεται τὰ ὕστερα τοῖς πρώτοις μιννὺς καὶ τὰ πρῶτα τοῖς ὑστέροις* (T), « Dans ce passage, Lycophron recherche l'obscurité en mêlant la fin au début et le début à la fin<sup>160</sup>. »

À cela peut s'ajouter une remarque incidente d'Eustathe, qui tire justement son intérêt de ce qu'elle est présentée comme évidente et générale. Dans l'expression *μελίφρονα πυρὸν* (*Iliade*, VIII, 188), on se demandait si le « froment doux comme miel » désignait le pain d'Hector ou l'orge de ses chevaux : *Τινὲς δὲ εἶδος ἀντὶ εἶδους λαβόντες, ὃ μάλιστα δι' ἀσάφειαν πλεονάζει παρὰ Λυκόφρωνι, κριθὴν ἐνόησαν τὸν πυρὸν καὶ ἐπὶ μόνων ἵππων τὴν λέξιν συνεβίβασαν*, « Certains, comprenant qu'une espèce était mise pour une autre — ce qui, en raison de son obscurité, est excessivement courant chez Lycophron — ont pensé que ce *froment* était de l'orge et en ont conclu que le mot s'appliquait aux seuls chevaux<sup>161</sup>. » Eustathe a probablement en vue l'usage étendu que fait Lycophron de la métaphore<sup>162</sup>. Il emprunte d'ailleurs à Lycophron des exemples de figures de style choisies pour leur vivacité (γοργότης)<sup>163</sup>.

Les scholies ne résolvent explicitement qu'une seule ambiguïté référentielle : au vers 495, un génitif admettant deux constructions peut désigner soit Égée soit Thésée. Les commentaires anciens optent pour la première solution en exposant l'alternative : « <Le rejeton du géant> est ambigu (*ἀμφίβολον*) : il peut s'agir de celui <qui a saisi sous> le <rocher> les <armes> du <géant>, de sorte que le discours porte sur Égée, ou bien du fils du <géant> qui a pris les <armes> sous la <roche>, de sorte que le discours porte sur Thésée, ce qui convient mieux. Il nomme Thésée <géant> (<*γίγαντα*>) parce qu'il était athénien et né de la Terre (*γηγενής*) par Érechtée (S)<sup>164</sup>. » Tzetzès est d'un avis opposé, comme les traducteurs modernes.

### 3.4. Diseur d'énigmes ?

Les témoignages reconnaissent-ils une place particulière à cet archétype de l'obscurité volontaire qu'est l'énigme ? Il faut commencer par rappeler les cinq vers du prologue qui mettent en place ce paradigme et fondent une règle ou un pacte de lecture :

*Τῶν ἄσσα θυμῷ καὶ διὰ μνήμης ἔχω,  
κλύοις ἄν, ὠνάξ, κἀναπεμπάζων φρενὶ  
πυκνὴ διοίγει δυσφάτους αἰνιγμάτων  
οἶμας τυλίσσω, ἥπερ εὐμαθὴς τρίβος  
ὀρθὴ κελεύθῳ τὰν σκότῳ ποδηγετεῖ.*

<sup>160</sup> Σ 822.

<sup>161</sup> Eustathe, *ad Il.*, II, p. 561.

<sup>162</sup> *Εἶδος ἀντὶ εἶδους* évoque irrésistiblement l'un des modes de la métaphore selon Aristote. Pour trancher la question, il serait tentant d'admettre que le syntagme *δι' ἀσάφειαν* signifie « à des fins d'obscurité » ; dans ses trois autres occurrences, tardives, il a une valeur causale, mais *διὰ* + accusatif peut exprimer l'intention dès la langue de Thucydide (Humbert, *Syntaxe*, § 515, souligne que le syntagme *διὰ τί* ; a eu une influence certaine).

<sup>163</sup> Tout comme il mentionne les métathèses des v. 419-420 et 1044-1045 : *τὸ λέπας καὶ πέλας παρὰ Λυκόφρωνι* (*ad Il.*, I, p. 193 et 773). On sait que seul Tzetzès fait état, sans la juger, de la compétence de Lycophron en matière d'anagrammes : *Εὐδοκίμει δὲ τότε ὁ Λυκόφρων οὐ τοσοῦτον διὰ τὴν ποίησιν ὅσον διὰ τὸ λέγειν ἀναγραμματισμοὺς οἷον ὅτι Πτολεμαῖος ἀπὸ μέλιτος λέγει μεταγραμματιζόμενον, Ἀρσινόη δὲ ἴον Ἥρας καὶ ἔτερα τοιαῦτα τούτοις ὅμοια* (T), « Lycophron n'est pas tant célèbre à cette époque pour sa poésie que parce qu'il fait des anagrammes, comme lorsqu'il dit de Ptolémée (Πτολεμαῖος) qu'il est *issu du miel* (ἀπὸ μέλιτος), en transposant les lettres, ou d'Arsinoé (Ἀρσινόη) qu'elle est une *violette d'Héra* (ἴον Ἥρας), et d'autres choses de ce même genre. » (Σ *Γένος Λυκόφρονος*, I, 15-19.)

<sup>164</sup> Σ 494 bis. L'ambiguïté est involontaire et l'ingéniosité des scholiastes, peut-être ici mal employée.

De cela, tout ce que j'ai dans le cœur, ce qu'embrasse ma mémoire,  
tu vas pouvoir l'entendre, seigneur ; reprends-en l'examen, de ton esprit  
affûté, parcours la voix difficile  
des énigmes, retourne-les sans cesse : là s'ouvre, aisément apprise, la piste qui  
par un droit chemin débusque ce qui demeure dans l'obscurité<sup>165</sup>.

Nous avons déjà vu sous plusieurs de ses aspects la séduction de cet appel. Il est réitéré, au seuil du texte, par le copiste de l'un des principaux manuscrits de l'*Alexandra*, daté du XI<sup>e</sup> s. : *Ἐνταῦθα κεῖται δυσφάτων αἰνιγμάτων / κείμενον τοῖς θέλουσιν ἀντλεῖν εὐτόνως*, « Voici des difficiles énigmes / le texte, pour qui voudra y puiser énergiquement<sup>166</sup>. »

Dans la même page du *codex*, on lit le renvoi suivant : *ζήτει τὴν μετάφρασιν τοῦ κειμένου μετὰ τοῦτο*, « voir la paraphrase du texte, qui le suit ». Le manuscrit fait en effet partie de ceux qui contiennent une glose intégrale du poème, désignée comme sa *μετάφρασις* ou son *ἐρμηνεία*<sup>167</sup>. L'existence même de cette paraphrase continue (en deux versions) est remarquable. Mais les dispositifs de présentation modernes, manchettes marginales ou notes infrapaginales, sont les équivalents des gloses interlinéaires ou des paraphrases. La différence principale est qu'ils ont tendance à réserver cet appareil herméneutique à l'identification des protagonistes, comme le permet en particulier aux éditions bilingues la présence d'une traduction en regard. C'est fournir le plus efficacement possible la clef des énigmes de Lycophron<sup>168</sup>. D'une façon très semblable, les devinettes présentes dans les manuscrits anciens sont parfois résolues en marge, d'un mot<sup>169</sup>.

Les scholies emploient à deux reprises le verbe *αἰνίττεσθαι* dans son acception courante de « faire allusion » : en consacrant une statuette à un dieu, un législateur *entendait signifier* qu'une certaine règle morale devait être respectée<sup>170</sup> ; en parlant des « protections de bois des remparts », le poète se réfère à l'oracle fameux rendu aux Athéniens, dont Thémistocle sut comprendre qu'il *faisait allusion* aux navires<sup>171</sup>.

On constate en revanche qu'il n'est question d'énigme *stricto sensu* que dans l'explication du prologue (scholies aux v. 3-14) et de l'épilogue (scholies aux v. 1465-1467). C'est le cas pour justifier que la bouche de Cassandre soit « changeante<sup>172</sup> » et que la Sphinx soit qualifiée de « sombre<sup>173</sup> », puis pour poser l'équivalence entre les « énigmes » du v. 10 et les oracles de

<sup>165</sup> *Alexandra*, v. 9-12.

<sup>166</sup> *Marcianus* 476 (A), f. 31 r. Voir Scheer, 1881, p. VI. On comparera cet avertissement inscrit en tête du livre XIV de l'*Anthologie*, qui propose en premier lieu une suite de problèmes arithmétiques, dans le *Parisinus suppl. gr.* 384, f. 615 : *Γυμνασίας χάριν καὶ ταῦτα τοῖς φιλοπόνουσι προτίθημι, ἵνα γνῶς τί μὲν παλαιῶν παῖδες, τί δὲ νέων*, « À des fins d'exercice, je soumetts encore ce qui suit à l'attention de qui ne craint pas de se donner de la peine, pour que tu saches ce qu'étaient les enfants des anciens, et ce que sont ceux des époques récentes. »

<sup>167</sup> Voir dans Leone, 2002, p. V-IX, une description sommaire de la disposition des scholies, gloses (parfois interlinéaires) et paraphrases dans les manuscrits. La lecture de ces *codices* est une expérience visuelle assez voisine de la lecture des poèmes figurés du livre XV de l'*Anthologie* dans le *Parisinus* cité à la note précédente.

<sup>168</sup> L'option contraire est le bloc de texte opaque des versions françaises de Quignard, 1971 et Hummel, 2006.

<sup>169</sup> Des exemples figurent dans Berra, 2007.

<sup>170</sup> Σ 449 (S).

<sup>171</sup> Σ 1418 (S).

<sup>172</sup> Σ 3 : <Αἰόλων> δὲ διὰ τὴν πολυμάθειαν τῶν χρησίων ἢ διὰ τὰ αἰνίγματα οἷον αἰνιγματωδῶς λέγει ὡς ἢ Σφίγγξ (S), « <Changeants> : du fait du vaste savoir des oracles ou du fait des énigmes, puisqu'elle parle énigmatiquement comme la Sphinx. »

<sup>173</sup> Σ 7 : <Κελαινῆς> τῆς ἀσήμου καὶ σκοτεινῆς διὰ τὰ αἰνίγματα. Σφιγγὶ δὲ τὴν Κασάνδραν παρεικάζει διὰ τὸ αἰνιγματώδεις αὐτῆς εἶναι τοὺς χρησμούς (S), « <Sombre> : incompréhensible et obscure par ses énigmes. Il compare Cassandre à la Sphinx, parce que ses oracles sont énigmatiques. » <Σφιγγὸς κελαινῆς> διὰ τοὺς φόνους ἢ τὰ αἰνίγματα (T), « <de la sombre Sphinx> : à cause de ses meurtres ou de ses énigmes ». Les deux corpus de scholies sont l'une de nos sources pour le texte de l'énigme célèbre, qu'elles citent et résolvent ici.

la prophétesse<sup>174</sup>. Plus intéressant est le cadre d'interprétation général que Tzetzes tirait déjà des premiers mots du messager : puisant dans la terminologie hermogénienne, le scholiaste reconnaît que Lycophron prépare son public à un style énigmatique ; en s'appuyant sur la théorie qui veut que les paroles et le statut des personnages dramatiques se correspondent, il montre que l'*Alexandra* respecte la règle en imitant l'obscurité de Cassandre.

<Άνεμι λοξῶν> τουτέστιν ἀνέρχομαι καὶ ἀπάροχομαι λέγειν τὰ λοξὰ ταύτης χρησμοδοτήματα. Τοῦτο δὲ τὸ σχῆμα ῥητορικόν ἐστίν, καλεῖται δὲ προαναφώνημα καὶ ὑπόσχεσις καὶ προκατασκευὴ καὶ προκατάστασις καὶ προσοχὴ καὶ προδιήγησις· προαναφωνεῖ γὰρ καὶ ὑπισχνεῖται καὶ προκατασκευάζει ὅτι λοξῶς καὶ αἰνιγματωδῶς καὶ δυσκόλως γράφειν τὰ τῆς διηγήσεως τοῦ ποιήματος μέλλει. Διὰ δὲ τοῦτο μέλλει ποιεῖν μίμημα τῆς Κασάνδρας ὡσπερ ἐκείνη λοξῶς ἐλάλει καὶ σκολιῶς. Δεῖ γὰρ τὸν ῥήτορα καὶ ποιητὴν ἀπομιμεῖσθαι τὰ ἤθη τῶν προκειμένων προσώπων [...]. (T)

« <Je vais refaire des obliques (paroles) le trajet> c'est-à-dire je reviens à mon point de départ et je commence à dire ses obliques vaticinations. C'est une figure rhétorique, qui s'appelle préproclamation, promesse, préconfirmation, préexposition, captation d'attention ou prénarration : en effet, d'emblée il proclame, promet et confirme qu'il va écrire d'une manière oblique, énigmatique et difficile la narration du poème. C'est pour cette raison qu'il va composer à l'imitation de Cassandre, qui s'était exprimée d'une manière oblique et tortueuse. Car il faut que le rhéteur et le poète imitent les caractères des personnages qu'ils proposent [...]»<sup>175</sup>.

Dans la conclusion du récit, la mention du « monstre phicien » invite à son identification avec la Sphinx au langage énigmatique et obscur<sup>176</sup>, tandis que l'adjectif « oblique » est glossé par αἰνιγματώδης et rappelle l'épiclèse d'Apollon, dieu des oracles :

<Λοξόν> τὸν αἰνιγματώδη καὶ μυστικόν, ὅθεν καὶ Λοξίας ὁ Ἀπόλλων διὰ τὸ γρίφον καὶ κοῖλον τῶν χρησμών<sup>177</sup>. (S)

<Oblique> : énigmatique et mystique, qualités qui valent aussi à Apollon d'être Loxias parce que ses oracles sont griphiques et creux.

<Λοξόν> αἰνιγματώδη, ὅθεν καὶ Λοξίας ὁ Ἀπόλλων ἢ παρὰ τὸ λοξὴν ἰάν καὶ φωνὴν πέμπειν — λοξοχρήσμων γάρ — ἢ παρὰ τὸ λοξῶς ἰέναι καὶ πορεύεσθαι· ὁ αὐτὸς γάρ ἐστι τῷ ἡλίῳ, λοξῶς δὲ ὁ ἥλιος πορεύεται τὸν ζωδιακὸν κύκλον [...]. (T)

<Oblique> : énigmatique, qualité qui vaut aussi à Apollon d'être Loxias, soit parce qu'il émet une clameur et une voix oblique — il est le dieu aux oracles obliques —, soit parce qu'il avance et se déplace d'une façon oblique : lui et le soleil sont un, et le soleil se déplace d'une façon oblique le long du cercle zodiacal [...]»<sup>178</sup>.

<sup>174</sup> Σ 9 : <Δυσφάτους> δυσλέκτους, δεινὰς <αἰνιγμάτων>· αἰνίγματα καλεῖ τὰ χρησμοδοτήματα τῆς Κασάνδρας (T), « <Énigmes> : il appelle *énigmes* les paroles oraculaires de Cassandre. »

<sup>175</sup> Σ 14. Tzetzes cite ensuite le cas Euripide, modèle de l'auteur *ἀνηθίκευτος*, qui contrevient à l'exigence de correspondance.

<sup>176</sup> Σ 1465 : <Φίκιον τέρας> ἢ Σφίγξ· καὶ αὕτη γὰρ αἰνιγματωδῶς διελέγετο ὡσπερ καὶ ἡ σίβυλλα καὶ ἡ Κασάνδρα καὶ αἱ βάκχαι. Καὶ ἀνωτέρω δὲ ταῦτα παρεβάλετο λέγων <Σφιγγὸς κελαινῆς γῆρουν ἐκμμουμένη> (S), « <Monstre phicien> la Sphinx ; elle aussi s'exprimait énigmatiquement comme la sibylle, Cassandre et les bacchantes. Plus haut, il faisait également le même rapprochement en disant *de la sombre Sphinx imitant les accents*. » Ses paroles sont dites aussi *συνεστραμμένα καὶ σκοτεινά*, « ramassées et obscures ».

<sup>177</sup> Au lieu de *κοῖλον*, Scheer propose dans son appareil de lire *σκολιόν*, que Leone adopte dans son texte. Ici, *γρίφον* est pris comme un adjectif neutre substantivé ; Scheer suggère de corriger en *γριφώδες*, mais ce n'est pas la seule occurrence de ce solécisme byzantin (le mot est souvent connu par des passages où le substantif, masculin, est à l'accusatif).

<sup>178</sup> Σ 1466.

Si l'on considère l'ensemble de ce dossier, on remarquera que les mots de l'énigme sont apparus dans les contextes suivants : dans des ouvrages où le problème herméneutique est central et dans lesquels Lycophron intervient comme référence topique, chez Artémidore et Clément ; dans la pseudo-étymologie du nom de l'auteur, au bénéfice d'une caractérisation générale ; enfin, en réponse aux suggestions des passages réflexifs du texte, ici même et dans une épigramme scholiastique.

## Conclusion

Prise dans une lutte des classements esthétiques<sup>179</sup> avivée par le fait qu'elle cultive l'obscurité, l'*Alexandra* paraît entourée d'une atmosphère polémique. C'est peut-être que l'obscurité ne devient visible que lorsque l'on s'autorise d'elle pour disqualifier un adversaire : Lycophron est un antimodèle de choix. D'une manière sans doute idiosyncratique, son commentateur Tzetzés lui-même montre de la condescendance envers un auteur qu'il considère comme éprouvant<sup>180</sup>.

Force est de constater, en outre, que Lycophron est absent des traités de Quintilien, du Pseudo-Longin ou de Denys d'Halicarnasse. Un polygraphe comme Plutarque, que l'obscurité oraculaire a intéressé, ne parle pas de lui, alors que Lucien et Artémidore, à la même époque, le connaissent. Il faut attendre un addendum au *locus classicus* hermogénien sur l'obscurité pour que Jean de Sicile relie la poétique de Lycophron, en passant, à un système critique.

Dans le canon hétérogène et fragilement documenté de l'obscurité, le nom de Lycophron voisine avec ceux des poètes Callimaque, Dosiadas, Euphorion, Parthénios, Perse, Sophron et Théocrite ; les prosateurs en compagnie desquels il est mentionné sont Aristote, Galien, Héraclide du Pont le Jeune, Héraclite et Platon. On note par ailleurs que l'habitude de faire référence à Lycophron est antérieure à son succès byzantin<sup>181</sup> : l'obscurité de l'œuvre est déjà un cliché pour Alexandre d'Aphrodise (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.), Ammonios (V<sup>e</sup> s.) ou Jean le Lydien (VI<sup>e</sup> s.). Si le père de Stace (I<sup>er</sup> s.) pouvait encore faire de l'explication du poème un tour de force, c'est à l'étude normale du texte par les écoliers et les savants de l'empire byzantin que nous devons les nombreux manuscrits de l'*Alexandra* et l'enrichissement de ses commentaires. Il semble moins paradoxal qu'un texte aussi abstrus ait eu une telle fortune, si l'on se rappelle la somme de connaissances qu'il renferme ou donne l'occasion de rassembler. De plus, la triade des γλώσσαί, des ιστορίαι et des τρόποι n'est-elle pas le noyau de l'explication grammaticale selon Denys le Thrace<sup>182</sup> ? Lycophron, parangon de l'obscurité, était également un parfait auteur scolaire.

Aurélien Berra

---

<sup>179</sup> Sur la notion de « lutte des classements », voir Bourdieu, 1979, en particulier p. 256, n. 12 et p. 559-561.

<sup>180</sup> Dans la langue grecque parlée de nos jours, le spectre sémantique de la famille de σκοτός s'est enrichi dans deux directions remarquables. Outre les sens anciens — celui d'« obscurité » (soit défaut de lumière, soit intelligence empêchée) et celui, dérivé, de « vertige, trouble » —, on y trouve en effet les sèmes que portent les verbes σκοτώνω, « tuer », et σκοτίζω, « obscurcir ; inquiéter, tracasser ». Si l'épopée homérique représentait déjà la mort par ses ténèbres (dans la formule τὸν δὲ σκοτός ὄσσε κάλυψεν, « et l'obscurité couvrit ses yeux »), l'expression de la notion de « tracas » au moyen de ce seul groupe lexical n'est pas antique. Reconnaissons, en oubliant les faits de langue, que Tzetzés ne l'aurait pas désavouée.

<sup>181</sup> Pour atténuer l'insistance de G. Kustas sur le rôle cardinal de l'obscurité dans une *Weltanschauung* proprement byzantine, on a fait observer que, quoi qu'il en soit de la transcendance du *logos* divin, l'intérêt pour l'ἁσάφεια était souvent l'expression d'un « élitisme culturel » (Pernot, 1994, p. 241). Le statut de Lycophron est typique de ce problème esthétique, culturel et social.

<sup>182</sup> Voir la référence donnée en 1.6.

## Annexe. Liste des témoignages cités

### 1. Aperçu des témoignages anciens sur Lycophron hors des scholies à l'*Alexandra*

#### 1.1. Références à la tradition savante

(Ps.-)Hérodien, *De prosodia catholica*, p. 258 et 274 (éd. Lentz, *GG*, III, 1, 1867)  
Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, I, p. 182, 205 et 468 (éd. van der Valk, 1971-1987) [XII<sup>e</sup> s.]

#### 1.2. « Un autre Lycophron, et non le poète »

*Expositio artis rhetoricae*, p. 729 (éd. Walz, *RG*, III, 1834)  
Jean Doxapatrès, *Prolegomena in Aphthonii progymnasmata*, p. 141 (éd. Rabe, 1931) [XI<sup>e</sup> s.]  
Anonymi in Aphthonium, *Prolegomena in progymnasmata*, p. 79 (éd. Rabe, 1931)  
Anonymi in Aristotelis artem rhetoricam, p. 174 (éd. Rabe, *CAG*, XXI, 2, 1896)

#### 1.3. Les usages de l'*Alexandra*

(Ps.-)Hérodien, *De prosodia catholica*, p. 57  
Étienne de Byzance, *Ethnica* (épitome), p. 639 (éd. Meineke, 1849) [VI<sup>e</sup> s.]  
Georges Choeroboscos, *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione verborum*, p. 64 (éd. Hilgard, *GG*, IV, 2, 1894) [IX<sup>e</sup> s.]  
*Scholies à Lycophron*, 373 (*Scholias vetera et recentiora partim Isaac et Joannis Tzetzae*, éd. Scheer, 1908 ; *Scholias vetera et paraphrases in Lycophronis Alexandram*, éd. Leone, 2002)

#### 1.4. Le genre de l'œuvre

*Scholies à Hésiode*, *Scholias in opera et dies*, p. 13 (*Scholias vetera partim Procli et recentiora partim Moschopuli, Tzetzae et Joannis Galeni*, éd. Gaisford, *Poetae minores Graeci*, II, 1823)  
Jean Tzetzés, *Versus de poematum generibus*, v. 130-134 (éd. Koster, *Prolegomena de comoedia. Scholia in Acharnenses, Equites, Nubes*, 1975)

#### 1.5. Lycophron imitateur d'Homère selon Eustathe

Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, I, p. 137; IV, p. 377  
Eustathe, *Commentarii ad Homeri Odysseam*, II, p. 189 (éd. Stallbaum, 1825-1826)  
Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, I, p. 478 et 275  
Eustathe, *Commentarii ad Homeri Odysseam*, II, p. 198  
Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, III, p. 652  
Eustathe, *Commentarii ad Homeri Odysseam*, I, p. 409

#### 1.6. Le style de Lycophron et les κατάλωττα ποιήματα

Lucien, *Lexiphane*, 25 (éd. Harmon, 1936) [II<sup>e</sup> s.]

#### 1.7. Lycophron mythographe : ἱστορία (1)

Eustathe, *Commentarium in Dionysii periegetae orbis descriptionem*, 525 (éd. Müller, *GGM*, II, 1861)  
*Scholies à Homère*, *Scholias in Iliadem*, XXIV, 251 (*Scholias vetera*, éd. Erbse, 1969-1988)  
*Scholies à Pindare*, *Scholias et glossae in Olympia et Pythia*, *Olymp.* XIII, 75 (*Scholias recentiora Triclinii, Thomae Magistri, Moschopuli, Germani collecta a Triclinio*, éd. Abel, 1891)  
*Scholies à Pindare*, *Pyth.* III, 178-179 (*Scholias vetera et recentiora partim Thomae Magistri et Alexandri Phortii e cod. Patm.*, éd. Semitelos, 1875)  
*Souda*, v 131, s.u. Νέδων (éd. Adler, 1928-1935) [X<sup>e</sup> s.]  
*Scholies à Théocrite*, *Scholies à l'Autel de Dosiadas*, v. 9-12 (*Scholias vetera*, éd. Wendel, 1914)  
Artémidore, *La Clef des songes [Onirocriticon]*, IV, 63 (éd. Pack, 1963) [II<sup>e</sup> s.]

#### 1.8. Expliquer Lycophron : école et exégèse

Stace, *Silves*, V, 3 [*Epicedion in patrem suum*], v. 156-158 (éd. Marastoni, 1970) [I<sup>er</sup> s.]  
Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 8, 50, 3 (éd. Stählin et Früchtel, 1960) [II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.]

## 2. Les *Scholies* à *Lycophron*

### 2.1. L'hypothèse des chorizontes

*Scholies* à *Lycophron*, 1226

### 2.2. *Lycophron*, un nom parlant ?

*Scholies* à *Lycophron*, *Γένος Λυκόφρονος*, l. 88-90

### 2.3. *Lycophron* mythographe : *ἱστορία* (2)

*Scholies* à *Lycophron*, *Γένος Λυκόφρονος*, l. 19-26

*Scholies* à *Lycophron*, 1299, 488, 677 bis, 277, 980, 740 et 843

### 2.4. Éléments de critique stylistique : figures et licence ; critiques variées

*Scholies* à *Lycophron*, 184, 1171, 817, 1162 et 615 ; 805, 314, 447, 775, 854, 937 et 440

### 2.5. Contre la lecture allégorique

*Scholies* à *Lycophron*, 673 bis, 157, 177 bis, 277 et 399

## 3. L'obscurité de *Lycophron*

*Souda*, λ 827, s.u. Λυκόφρων

### 3.1. Épigrammes

*Anthologie grecque*, IX, 191

*Scholies* à *Lycophron*, 1471 [= *Appendice à l'Anthologie grecque*, III, 50 et 51 (*Anthologiae Graecae Appendix, Epigrammata irrisoria*, éd. Cougny, 1890)]

### 3.2. *Lycophron* pour paradigme

Alexandre d'Aphrodise, *In Aristotelis topicorum libros octo commentaria*, p. 426 (éd. Wallies, *CAG*, II, 2, 1891) [II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.]

Ammonios, *In Aristotelis librum de interpretatione commentarius*, p. 166 (éd. Busse, *CAG*, IV, 5, 1897) [V<sup>e</sup> s.]

Jean le Lydien, *Des magistratures de l'État romain*, p. 62 (éd. Bandy, *On powers or the magistracies of the Roman state*, 1983 ; voir aussi éd. Dubuisson et Schamp, 2006) [VI<sup>e</sup> s.]

Michel Psellos, *Poèmes*, VI, v. 166-170 (éd. Westerink, 1992) [XI<sup>e</sup> s.]

Jean de Sicile, *Commentarium in Hermogenis librum περὶ ἰδεῶν*, p. 197 (éd. Walz, *RG*, VI, 1834) [XI<sup>e</sup> s.]

### 3.3. « *Lycophron* recherche l'obscurité »

*Scholies* à *Lycophron*, 243, 586 et 822

Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, II, p. 561

*Scholies* à *Lycophron*, *Γένος Λυκόφρονος*, l. 15-19

*Scholies* à *Lycophron*, 494 bis

Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, I, p. 193

Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, I, p. 773

### 3.4. Diseur d'énigmes ?

*Marcianus* 476 (*Venetus* LXX, 3), f. 31 r [XI<sup>e</sup> s.]

*Scholies* à *Lycophron*, 449, 1418, 3, 7, 9, 14, 1465 et 1466

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### 1. Sigles utilisés

CUF = Collection des universités de France, Paris.

DÉLG = CHANTRAINE P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots. Avec un Supplément sous la direction d'A. Blanc, C. de Lamberterie et J.-L. Perpillou*, Paris, 1999.

DÉLL = ERNOUT A. et MEILLET A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots. Retirage de la 4<sup>e</sup> édition augmentée d'additions et de corrections par J. André*, Paris, 2001.

Frisk = FRISK H. F., *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1954-1972 (réimp. 1983).

IE<sup>2</sup> = WEST M. L., *Iambi et elegi Graeci ante Alexandrum cantati*, Oxford, 1971 (2<sup>e</sup> éd. 1998).

LSJ = LIDDELL H. G., SCOTT R., JONES H. S., MCKENZIE R. *et al.*, *A Greek-English Lexicon*, Oxford, 1996 (9<sup>e</sup> éd.).

OLD = GLARE P. G. W., *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, 1982 (réimp. 2000).

CAG = REIMER G. (éd.), *Commentaria in Aristotelem graeca*, Berlin, 1883-1909.

GG = HILGARD A., LENTZ A., SCHNEIDER B. et UHLIG G. (éd.), *Grammatici graeci*, Leipzig, 1878-1910.

GGM = MÜLLER C. (éd.), *Geographi graeci minores*, Paris, 1855-1861.

RG = WALZ C. (éd.), *Rhetores graeci*, Stuttgart, 1832-1836.

RhG = SPENGLER L. VON (éd.), *Rhetores graeci*, Leipzig, 1853-1856.

### 2. Lycophron, *Alexandra*

CECCARELLI P. et STEINRÜCK M., 1995, « À propos de *schol.* in Lycophronis *Alexandram* 1226 », *MH* 52, p. 77-89.

CIACERI E., 1901, *La Alessandra di Licofrone*, Catane.

CIANI M. G., 1973, « Scritto con mistero. Osservazioni sull'oscurità di Licofrone », *GIF* 25, p. 132-148.

EAD., 1975, *Lexikon zu Lycophron*, Hildesheim.

CUSSET C., 2001, « Le bestiaire de Lycophron : entre chien et loup », *Anthropozoologica* 33-34, p. 61-72.

DEL PONTE A., 1981, « Lycophronis *Alexandra* : la versificazione e il mezzo espressivo », *SIFC* 53, p. 101-133.

FRASER P. M., 1996, « Lycophron », dans HORNBLLOWER S. et SPAWFORTH A. (éd.), *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford, p. 895-897.

GIGANTE LANZARA V., 2000, *Licofrone. Alessandra*, Milan.

HOLZINGER C. VON, 1895, *Lykophron's Alexandra*, Leipzig.

HUMMEL P., 2006, *Lycophron. Cassandre*, Chambéry.

HURST A., 1991, « Introduzione », dans FUSILLO M., PADUANO G. et HURST A. (éd.), *Licofrone. Alessandra*, Milan, p. 9-48.

JOSIFOVIĆ S., 1968, « Lykophron », *RE* suppl. 11, col. 888-930.

LAMBIN G., 2005, *L'Alexandra de Lycophron*, Rennes.

LEONE P. L., 2002, *Scholia vetera et paraphrases in Lycophronis Alexandram*, Galatina.

LIGHTFOOT J. L., 2000, « Sophisticates and Solecisms. Greek Literature after the classical period », dans TAPLIN O. (éd.), *Literature in the Greek and Roman worlds : a new perspective*, Oxford, p. 217-256.

MASCIALINO L., 1964, *Lycophronis Alexandra*, Leipzig.

QUIGNARD P., 1971, *Lycophron. Alexandra*, Paris.

REICHARD H. G., 1788, *Lycophronis Alexandra, sive Cassandra, cum versione et commentario Guilielmi Canteri. Paraphrasin, notas, indicem graecum e scholiis auctum adiecit ac praefatus est Henricus Godofredus Reichardus. Nachahmung von Lycophrons Cassandra, zu mehrerer Empfehlung des griechischen Originals*, Leipzig.

SCHADE G., 1999, *Lykophrons 'Odyssee'. Alexandra 648-819*, Berlin.

SCHEER E., 1881 et 1908, *Lycophronis Alexandra. I. Alexandra cum paraphrasibus. II. Scholia*, Berlin (réimp. 1958).

WEST S., 1983, « Notes on the Text of Lycophron », *CQ* 33, p. 114-135.

EAD., 1984, « Lycophron Italicised », *JHS* 104, p. 127-151.

EAD., 2000, « Lycophron's *Alexandra* : "Hindsight as Foresight Makes No Sense" ? », dans DEPEW M. et OBBINK D. (éd.), *Matrices of Genre. Authors, Canons, and Society*, Cambridge (Mass.), p. 153-166.

ZIEGLER K., 1927, « Lykophron (8) », *RE* 13, col. 2316-2382.

### 3. *Alia*

BERRA A., 2007, « Le nom propre dans les énigmes grecques (Athénée, X et *Anthologie*, XIV) », *Lalies* 27 (à paraître).

BOUDON-MILLOT V. et PIETROBELLI A., 2005, « Galien ressuscité : édition *princeps* du texte grec du *De propriis placitis* », *RÉG* 118, p. 168-213.

BOURDIEU P., 1979, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris.

BRANDT R., FRÖHLICH J., SEIDEL K. O. et WALDE C., 2003, « *Obscuritas* », dans UEDING G. et JENS W. (éd.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen, col. 358-383.

DORION L.-A., 1995, *Aristote. Les Réfutations sophistiques*, Paris.

FINKELBERG M. et STROUMSA G. G. (éd.), 2003, *Homer, the Bible, and Beyond. Literary and Religious Canons in the Ancient World*, Leiden.

FUHRMANN M., 1966, « *Obscuritas*. Das Problem der Dunkelheit in der rhetorischen und literarästhetischen Theorie der Antike », dans ISER W. (éd.), *Immanente Ästhetik – Ästhetische Reflexion. Lyrik als Paradigma der Moderne*, Munich, p. 47-72.

GENETTE G., 1972, *Figures III*, Paris.

KUSTAS G. L., 1973, *Studies in Byzantine Rhetoric*, Thessalonique (« The Concept of Obscurity in Greek Literature », p. 63-100 ; « The Commentators on Aristotle's *Categories* and on Porphyry's *Isagoge* », p. 101-126 ; « Emphasis as a Rhetorical Concept », p. 159-199).

LALLOT J., 1985, *La Grammaire de Denys le Thrace*, Paris (2<sup>e</sup> éd. 1998).

LEVET J.-P., 1976, *Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque. Étude de vocabulaire*, Paris.

MAINGUENEAU D. et COSSUTTA F., 1995, « L'analyse des discours constituants », *Langages* 117, p. 112-125.

MAINGUENEAU D., 1999, « Analysing self-constituting discourses », *Discourse studies* 1, p. 175-200.

MCNELIS C. A., 2002, « Greek grammarians and Roman society during the early empire : Statius' father and his contemporaries », *ClAnt* 21, p. 67-94.

MEHTONEN P., 2003, *Obscure Language, Unclear Literature : Theory and Practice from Quintilian to the Enlightenment*, Helsinki.

MEIJERING R., 1987, *Literary and Rhetorical Theories in Greek Scholia*, Groningen.

MESCHONNIC H., 1997, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris.

MOURAVIEV S. N., 2002, *Heraclitea. III.3. Les fragments du livre d'Héraclite. A. Le langage de l'Obscur. Introduction à la poétique des fragments*, Sankt Augustin.

PATILLON M., 1997, *Hermogène. L'Art rhétorique*, Paris.

PELLEGRIN P. (dir.), 2002, *Sextus Empiricus. Contre les professeurs*, Paris.

PERNOT L., 1984, « Le rhéteur et l'érudit » (c. r. de KENNEDY G., *Greek Rhetoric under Christian Emperors*, Princeton, 1983 et WILSON N. G., *Scholars of Byzantium*, Londres, 1983), *Revue des études grecques* 97, p. 232-241.

PFEIFFER R., 1968, *History of Classical Scholarship. From the Beginnings to the End of the Hellenistic Age*, Oxford.

RICHARDSON N. J., 1980, « Literary criticism in the exegetical scholia to the Iliad : a Sketch », *CQ* 30, p. 265-287.

VEYNE P., 1983, *L'Élégie érotique romaine. L'amour, la poésie et l'Occident*, Paris.